

# le ROUGE et le NOIR

hebdomadaire

LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, POLITIQUE et SOCIAL

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE - REG. COMMERCE BRUX. 45.855

ABONNEMENTS D'UN AN :

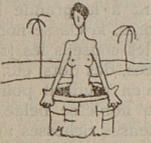
Belgique . . . . .	45 fr.
Congo . . . . .	60 fr.
Etranger . . . . .	60 ou 75 fr.

C. Ch. Post. 2883-74

Directeur : PIERRE FONTAINE  
 Rédaction - Administration :  
 12, rue des Colonies, 12  
 BRUXELLES  
 Tél. 12.64.14

## De quoi dépend l'indépendance ?

# Qui vous paye ?



Vous ne le saviez peut-être pas, mais il paraît que le Rouge et Noir est payé par Hitler! C'est un bruit qui court. Ni très vite ni très loin, à vrai dire : entre les quatre murs d'une salle de rédaction. Huppions-le au passage. C'était il y a quinze jours.

Mais voilà, huit jours plus tôt un autre bruit courait, dans un autre milieu : le Rouge et Noir est payé par les franc-maçons! C'est comme on vous le dit!

Et il y a un an, il paraît que nous étions payés par les socialistes belges!

Et il y a deux ans, par les socialistes allemands!

Et il y a trois ans, par le Boerenbond, car, figurez-vous, nous étions flaminguants, flaminguants d'expression française!

Et il y a quatre ans, nous étions payés par les Soviets! L'or de Moscou abondait dans nos coffres.

Ainsi nous a-t-on prêté des fortunes bien diverses, la seule chose d'ailleurs qu'on nous prêtât jamais!

Après l'or de Moscou, ce fut la main de l'Allemagne : naïve, la main gauche; aujourd'hui, la main droite. Entre-temps : la main rose des socialistes-démocrates, puis la main jaune des flaminguants, puis la main noire des franc-maçons.

Tant de mains offertes, ça doit faire beaucoup d'or? Si encore, c'était vrai! Hélas! je n'eus jamais le loisir de compter.

Mais, quand même, je garde un doux espoir. Tant d'insistance à nous doter de fonds secrets me fait imaginer qu'un jour cela viendra. Aussi bien, chaque matin, est-ce d'un couperet fébrile que j'incise les enveloppes. « Le chèque? pensé-je sans arrêt, sera-ce pour aujourd'hui? Où donc, ce chèque, et quand donc? »

Eh! bien, je vous le dis en vérité, voilà quatre ans de cela, et jamais de chèque! Ni Staline, ni Stresemann, ni Briand, ni Hitler ne songèrent ni ne songent à justifier les propos que je vous rapportais. Jamais de chèque! jamais d'enveloppe! C'est à vous de goûter de faire du journalisme!

Je crois d'ailleurs que je n'y prends mal. C'est une erreur évidemment, quand on veut se faire payer par l'U. R. S. S., d'en dire parfois du mal, de se fâcher quand Victor Serge est déporté ou de nier qu'on y soit vraiment libre; c'est une erreur quand on veut se faire payer par Hitler de démontrer, clair comme le jour, que les vingt-cinq points de son programme n'ont pas été réalisés; erreur encore si l'on attend quelque subsides des frères trois-points, de démontrer que M. Magnette n'a rien d'un libéral; erreur toujours, si l'on veut toucher des subsides de Staline, de dire que le Parti communiste belge est souvent malhabile; erreur, grave erreur, si l'on veut palper l'or des socialistes-démocrates, d'aller leur faire grief de la mauvaise gestion de la Banque du Travail ou d'énoncer

les conséquences du dangereux réformisme. Certes oui, voilà bien des erreurs et, pour ma part, me voici éclairé. Je comprends à présent pourquoi le Rouge et Noir ne voit jamais éclore tous ces subsides qu'on lui suppose.

Je le comprends, mais j'en suis désolé; parce qu'à vrai dire j'aimerais beaucoup connaître cette fortune que nous imputent bénévolement les médisants et les perfides.

Et j'en profite pour le dire ici tout net : les chèques de cette espèce, on peut toujours nous les envoyer. D'où qu'ils viennent, je les encaisserai froidement, j'en ferai même état dans notre fonds de souscription, mais qu'on n'attende rien de plus. Nous voulons bien toucher l'argent d'Hitler, du P. O. B. ou de Moscou, mais non point dire à leur sujet ce que nous ne pensons pas. Fâcheux qu'ainsi il n'y ait pas moyen de s'entendre.

Mais alors, qui nous paye? Eh! bien, je vais vous le dire, mais ne le répétez pas : nous sommes payés par nos lecteurs et il me paraît que c'est justice.

Parce que, voyez-vous, si surprenant que cela paraisse, il y a encore quelques lecteurs qui comprennent qu'un journal soit libre et qui se réjouissent de le voir demeurer indépendant. Ils ne sont pas nombreux, nombreux, mais quand même quelques milliers. Et, qui mieux est, leur nombre ne cesse d'augmenter, bougrement même depuis quelques mois. Ce dont je les félicite et les remercie.

Pierre FONTAINE.

Ce soir, à notre tribune,  
 Mme ISABELLE BLUME

ouvrira le débat sur la « Maternité consciente ». Divers orateurs prendront la parole. (Voir programme détaillé en page 6.)

## LE COIN DU HIBOU

# L'Agneau Mystique

Le voleur sympathique  
Le journaliste pudique

Écœuré par tant de vols crapuleux qui correspondent assez à la moralité d'une époque fertile en Stavisky, Tardieu, Oustric et Cie, je ne puis taire mon admiration pour le citoyen délicat qui a subtilisé un des volets du fameux rétable de l'Agneau Mystique, sorti magiquement du pinceau lumineux des Van Eyck.

Comment! voici un homme qui aurait pu détrousser l'épargne, corrompre des magistrats et des policiers, signer de faux chèques, diriger une banque et le voilà qui méprise ces formes vulgaires du banditisme pour s'octroyer une œuvre dont la valeur est à l'abri du temps et des contingences. Quelle leçon nous donne ce monsieur qui, faisant fi des valeurs facultatives et truquées qui ont cours en ce siècle mercantile, s'empare d'un trésor auquel le génie a conféré le viatique de l'immortalité.

Ah! croyez m'en, ce n'est ni Jaspas, ni Lippens, ni Francqui qui, en une heure d'égarément, pénétreraient nuitamment dans l'église de Saint-Bavon pour y dérober un volet de rétable.

Ce vol est un vol artistique qui implique une culture que des ministres ou des banquiers sont loin de posséder.

Ils restent, ces financiers-politiques bien en dessous du niveau qui doit atteindre l'individu qui, dans le seul dessein de s'approprier une œuvre d'art, risque la prison ou l'annexe psychiatrique du docteur Vervaek. Ah! ce n'est point notre voleur qui se serait gaussé irrespectueusement devant d'authentiques chefs-d'œuvre du très grand Modigliani, il n'eût point condamné Baillon à mourir de faim, il n'eût point affamé les artistes et les savants de son pays afin d'acheter plus de mitrailleuses et d'avions de bombardement.

Mais qu'attendre des hommes d'Etat dès qu'il s'agit des seules valeurs réelles et incontestables de la civilisation. Le ré-

table de l'Agneau Mystique des frères Van Eyck, le sait mieux que quiconque, lui qui déjà fut volé, en 1794, par les très gracieux soudards de la nation-sœur, qui fut bazarde en partie par quelque sombre bedaud pour la somme mirifique de 1.000 francs comptés aussitôt par un juif hollandais; qui fut amputé en 1781 déjà, des deux admirables volets représentant Adam et Eve, dont la divine nudité avait scandalisé l'œil impérial de l'auguste Joseph II.

Un autre Joseph, qui n'est pas empereur cette fois, mais petit écrivassier au service du plus grand arriviste de toutes les Flandres, ne vient-il d'ailleurs de renouveler ce sacrilège? Le *Standaard* reproduisant l'Agneau Mystique n'a-t-il dans sa cafarde et malsaine pudibonderie travesti les images trop nues d'Eve et d'Adam en les affublant d'un pagne?

Ainsi en use Tartufe-journaliste envers des œuvres que des évêques du Moyen-Age se jugeaient trop honorés d'accueillir en leurs cathédrales. Ainsi le plus puant bedaud de salle de rédaction se permet de mutiler et ridiculiser des images trois fois saintes.

Je vous le dis, toute ma sympathie va au voleur, à cet esthète courageux, à ce civilisé délicat. Condamné ou non par la justice humaine, au tribunal de Dieu il sera acquitté et envoyé dans le paradis des amoureux d'art, en compagnie des frères Van Eyck qui l'accueilleront avec émotion.

Quant au vilain petit plumitif du *Standaard*, il sera précipité, nu comme un ver, dans les gouffres de l'Enfer où il sera dévoré par les flammes ardentes de sa propre concupiscentence.

Car l'œil qui trop facilement se scandalise appartient à un scandaleux personnage, et qui s'offense de la parfaite forme humaine n'est qu'un parfait dégoûtant.

Bubulus BUBB.

## LA GUERRE, C'EST ÇA!

# Les fusillés de Souain

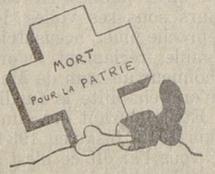
### Exécutés par erreur

Il n'est point trop tard pour parler de ce drame atroce maintenant que le dernier acte s'est déroulé, le mois dernier, devant la Cour spéciale de justice militaire à Paris.

Le 7 mars 1915, quelque part sur le front français. Il y a là, tenant les tranchées de première ligne depuis cinq jours, un régiment d'infanterie, le 336<sup>e</sup>. Depuis qu'ils tiennent l'endroit, les hommes ont été soumis à un bombardement effroyable. A certains moments, le tir mal réglé de l'artillerie française envoi même des obus dans les tranchées de ses propres troupes. Deux jours auparavant, on a tenté une attaque, mais un étroit réseau de barbelés et plusieurs mitrailleuses allemandes dangereusement placées rendent toute avance impossible.

Les cadavres des camarades tombés à ce moment sont restés, épouvantails tragiques, accrochés au fil barbelé. C'est là qu'ils ont agonisé, les pauvres copains, sans le secours d'une main fraternelle, sans même, aujourd'hui, une sépulture. Et c'est ce seul spectacle qui est offert à leurs camarades qui ont échappé à la mort et qui occupent la tranchée et n'en peuvent plus tellement les heures qu'ils viennent de vivre, sont épouvantables.

C'est dans ces conditions qu'une sorte de sadique galonné, le général Réveilbac, commande une nouvelle attaque. Monsieur idiote, assassinat conscient et prémédité de centaines d'hommes! Le réseau de barbelés ennemis n'a même pas été entamé par le feu de l'artillerie (selon un témoin, « un chat ne l'aurait pas traversé »), les mitrailleuses sont là, prêtes à faucher les premiers qui graviront le parapet de la tranchée. Cette attaque est une folie, l'idée n'a pu en naître que dans le cerveau délirant d'un sadique.



Mais non, le général Réveilbac n'est pas fou. Il travaille pour le communiqué, peu lui importe que ses hommes soient sacrifiés pourvu que, demain, son nom d'abatteur-chef soit signalé dans la presse.

Mais ces hommes, je vous ai dit quel était leur état d'épuisement, ils savent que pas un n'en réchappera et que cet ordre correspond à un arrêt de mort. Aussi lorsqu'arrive l'heure H et que le capitaine commande l'attaque, personne ne bouge... Ils ne peuvent pas, on leur en demande trop. Et ils disent : « Plutôt mourir ici et être enterrés que de pourrir, là-bas, dans le bled... »

A l'arrière, on s'est rendu compte de ce qui se passe — un général ça fait la guerre avec des jumelles — et le bourreau Réveilbac écume. Fou furieux, il fait transmettre à l'artillerie l'ordre de tirer dans ses propres tranchées. Cet ordre sinistre, le colonel Bérubé refusa de l'exécuter sans être en possession d'une pièce écrite. Réveilbac n'osa pas la donner...

Ensuite, ce fut très simple. Au hasard, on choisit quatre caporaux, les plus jeunes, et on les envoya devant un conseil de guerre, qui était composé de cette sorte de héros que nous connaissons et qui font la guerre, bien à l'abri, le nez dans leurs malpropres paperasses, et jugent ceux qui reviennent de l'enfer.

Les quatre caporaux, malgré les témoignages de leurs chefs directs, malgré qu'ils se fussent distingués dans d'autres actions, furent condamnés à mort. Et fusillés.

Le régiment assistait à l'exécution. Dame! c'est à lui que s'adressait la « leçon ». Les officiers, les hommes, tous pleuraient. Comme on craignait une révolte, le régiment était entouré de dragons.

Parmi ces quatre pauvres diables fusillés pour l'exemple, il y avait le caporal Maupas. Un an plus tôt, il était instituteur, en France, quelque part en province et vivait heureux avec sa femme et ses gosses.

Et voici la lettre que Maupas envoya à sa femme, de la prison où il était enfermé, quelques heures avant d'être assassiné :

Aujourd'hui, je vais savoir le résultat. Comme c'est triste! Mais je n'ai rien à me reprocher, n'est-ce pas? Je n'ai ni volé ni tué! Je n'ai sali ni l'honneur ni la réputation de personne! Je puis marcher la tête haute. Ni dans la vie civile, ni dans la vie militaire, je n'ai dérogé à mon devoir. C'est ça, la vie? Alors, ce n'est pas grand-chose! Que de gens comme moi qui ont un foyer et qui ne sont plus! Allons, courage! Soutenez-nous. Aimons-nous. J'embrasse ton petit sac, ta bonne lettre, ta carte, tes cheveux. Je l'ouvre souvent, ce sac, pour y voir mes objets chers qui sont une partie de toi et de ma petite

## Aux avant-gardes du fascisme

# Noblesse belge et réaction

SON ROLE POLITIQUE ET SOCIAL

PAR MARC RAMPION

Nous commençons, cette semaine, la publication d'une étude de notre collaborateur Marc Rampion, consacrée à « la Noblesse belge et la réaction ». Quoique cette étude, par son volume, eût mieux trouvé place dans une revue, nous n'avons pas hésité à la publier dans le « Rouge et Noir » sous la forme d'une suite d'articles, tant nous avons été frappés par la lucidité, la clarté de vue et l'objectivité de ce travail.

Nous avons la conviction que nos lecteurs apprécieront cette analyse du rôle joué par la noblesse belge dont l'action ne fut que trop rarement mise en lumière.

Dénoncer les dangers très réels d'une réaction autoritaire est une œuvre méritoire et utile, qui alerte l'opinion et retarde les progrès de ces mouvements de violence et de « vérités » absolues et intransi-

geantes que l'on doit redouter d'autant plus que la crise mondiale favorise leur croissance. Mais c'est encore insuffisant. Il faut dénombrer les forces de l'adversaire, démontrer le mécanisme de ses réflexes, opposer les unes aux autres ses contradictions, dénoncer aux alliés éventuels les appétits de leurs compères et les rendre méfiants l'un envers l'autre.

Parmi les fractions des classes dirigeantes et possédantes susceptibles d'accélérer à l'heure actuelle le mouvement réactionnaire et philo-fasciste en Belgique, il faut réserver une place de choix à la noblesse, entre les gros bourgeois capitalistes qui se disent « libéraux » et les éléments déclassés des anciens combattants, inadaptés à la vie civile et promenant par les rues leur âme prétorienne et simpliste, ouverte aux mots d'ordres élémentaires comme des commandements.

Bien qu'elle ait manifesté relativement peu de goût pour servir, la noblesse belge n'a cessé, sous l'ancien régime, de jouer un rôle social et économique important, principalement en Brabant, en Hainaut et dans cette province de Namur, où abondent encore les châteaux des hobereaux catholiques, politiciens et affairistes.

Car cette noblesse, qui régnait sans partage aux Etats de Brabant, avec les grands abbés, était très aisée et même riche. Elle affermait ses terres nombreuses à un prix élevé dans des régions où le morcellement, la densité de la population provoquaient l'élévation croissante de la rente foncière. D'autre part, son genre de vie assez retiré, son éloignement de la cour de Vienne (sauf pour quelques grandes familles) lui épargnaient bien des dépenses somptuaires et ruineuses.

Elle pouvait donc placer ses épargnes dans la banque de Vien-

ne, dans les emprunts autrichiens et français, dans les hypothèques, et enfin dans la jeune industrie minière des régions forestières et charbonnières. D'autre part, l'administration autrichienne annoblissait facilement commerçants et industriels enrichis. L'annoblissement conférait des privilèges fiscaux qui préservaient la fortune des bénéficiaires et leur permettaient de faire face aux conditions nouvelles, nées de la révolution industrielle.

L'émigration de la noblesse belge, durant l'occupation du territoire par les armées de la Révolution, fut relativement peu importante et les « ci-devant » préservèrent, par conséquent, la plus grande partie de leurs richesses. La révolution française n'a ni appauvri ni décimé la noblesse belge, que Napoléon devait quelque peu élargir par la suite.

(Suite en page 2.)

Jeannette. Je me serre bien dur contre toi. Ne me quitte pas. Veille bien sur moi. Embrasse bien encore ma Jeannette. Alons, courage, mon petit soldat!

J'ai cité cette lettre qui, déjà, est pleine de l'angoisse de la mort. En connaissez-vous de plus douloureuse?

Puis commence un autre drame. Plus long, peut-être plus pénible que le premier, Maupas a une femme. Aujourd'hui, c'est la veuve Maupas, la veuve du fusillé, du flétri.

Pour cette femme abîmée dans sa douleur, s'ouvre dès lors une vie faite de sacrifices. Elle n'accepte pas l'odieuse verdict, elle rassemble les témoignages des amis du mort, elle visite les villages éloignés où viennent se reposer, entre deux batailles, les soldats qui faisaient partie de son régiment, elle crée un comité de défense, elle va voir des ministres, se fait injurier par cette brute alcoolique qu'était Maginot. Elle mène une vie d'enfer, elle y laisse sa jeunesse et sa santé.

Mais dans les congrès, dans les lieux publics, la voici toujours sous ses voiles de deuil, reproche muet, accusatrice infatigable, réclamant qu'on rende l'honneur au nom de Maupas et qu'on réhabilite le fusillé.

Et ça, durant des années, depuis 1915, jusqu'en 1934... Car je vous l'ai dit ce n'est que depuis le mois dernier qu'un tribunal militaire a reconnu l'innocence des quatre martyrs de Souain. Mais qui rendra la vie aux quatre pauvres bougres et qui rendra à cette femme vieille, à présent, sa jeunesse perdue et qui lui paiera cette existence de douleur et ce calvaire qu'elle nous relate dans un livre poignant (1) qu'elle vient d'écrire?

Tout ça les juges militaires ne s'en inquiètent pas.

« On vous a fusillé votre mari, madame? On a anéanti votre foyer, brisé votre existence, on vous a réduite à une vie de larmes et de misère? Il était innocent? Nous sommes bien obligés de le reconnaître dix-neuf ans plus tard, puisque, grâce à votre héroïsme, vous avez pu déclencher un tel mouvement d'opinion publique que c'est le gouvernement même qui nous demande de réhabiliter ces fusillés de Souain. Eh! bien, c'est entendu, madame, puisqu'il n'y a plus moyen de faire autrement, nous allons, par un jugement longuement motivé, acquitter les quatre fusillés... Que dites-vous? Que votre mari est mort? Que votre vie est fichue? Qu'il est trop tard?

« Hélas! madame, nous ne pouvons ressusciter les cadavres ni vous rendre votre jeunesse... Nous estimons le mal réparé par le nouveau jugement et, pour le surplus, nous nous en lavons les mains. Justice est faite, madame, estimez-vous très heureuse... »

Mais, me direz-vous, si les quatre caporaux de Souain étaient innocents, c'est le général Réveilhaç, ce sont les officiers du conseil de guerre qui sont responsables! Justice ne sera faite que lorsque ce bourreau et ces juges militaires auront payé tout le mal infligé à des innocents.

Vous êtes naïfs. Il n'y a pas si longtemps, le général Réveilhaç a obtenu la Légion d'honneur. Quant aux juges, il est probable qu'ils continuent à fonctionner avec la même impavidité et le même manque de conscience.

« C'est ça, la vie? » demandait Maupas.

Oui, c'est ça, la vie, mon pauvre vieux...

MIL ZANKIN.

(1) Le Fusillé, par Veuve Maupas. (Ed. Maison Coopérative du Livre, 6bis, rue de l'Abbaye, Paris, 6<sup>e</sup>).

Lisez et faites lire

L'INTERNATIONALE DES CHAROIGNARDS par MIL ZANKIN.

Prix : 2 fr. 50.

Par 10 exemplaires pour la propagande : 2 frs. A verser au C.C.P. 2883.74.

Jeune fille, excellente sténo-dactylo, parfaite connaissance du français; flamand; très bonnes notions d'anglais; cherche occupation auprès avocat, architecte, médecin de préférence.

Ecrire au journal sous initiales O. D.

## JAMES ENSOR a-t-il trahi ?

Plan (qui n'a rien de commun avec la revue de Philippe Lamour) a publié dans son n° 2, un article intitulé *Ensor, vous avez trahi*. Cet article est signé Claude Spaak.

Avant tout, récapitulons: il y a Mme Spaak, qui est sénatrice; il y a Paul Spaak qui est académicien, directeur de la Monnaie, et l'heureux auteur de *Kaatje*; il y a Paul-Henri Spaak, fils des précédents, qui est député et P. O. Biste d'extrême-gauche; il y a Charles Spaak, frère du précédent, qui est dramaturge et cinéaste; et voici Claude Spaak, frère des précédents, qui est secrétaire du Palais des Beaux-Arts, mais dont nous ignorions qu'il se piquait d'écrire. Ce Claude Spaak, est-ce une nouvelle étoile qui se lève dans la glorieuse tribu des Spaak ou plutôt un météore, si l'on en juge par ce coup d'essai qui n'est point de maître?

Dans cet article *Ensor, vous avez trahi*, M. Claude Spaak reproche véhémentement au grand peintre ostendais de s'être laissé créer baron et d'avoir même sollicité ce titre. Et c'est tout juste si le jeune Spaak ne fait point grief au vieux Ensor de n'être pas mort avant cette forfaiture!

Minute! Tout d'abord, Ensor n'est pas un homme politique et il ne s'est jamais privé de se gausser des politiciens: c'est donc d'une main nette qu'il accepte son titre de noblesse. Il est bien certain que cela implique de sa part une certaine soumission au régime, mais n'est-ce pas aussi un peu le régime qui se soumet à James Ensor?

Ensuite Ensor est notre plus

grand artiste vivant et ce qui n'est chez lui que minime faiblesse au faite d'une carrière sans nulle compromission, M. Claude Spaak est mal venu d'en faire une trahison.

Au surplus, il y a plusieurs années de cela et il nous paraît fort peu journalistique de s'en indigner si tardivement et avec tant d'éclat.

Enfin, il n'importe pas seulement de juger, il faut voir aussi qu'il n'on juge et qui juge.

Et là, vraiment, on demeure stupéfait de l'audace de ce jeune polémiste qui, n'ayant jamais rien écrit, consacre son premier article à une tâche aussi noble. Et l'on se penche alors sur le passé de ce tumultueux justicier, avec l'espoir qu'étant fort jeune, il n'eût pas encore beaucoup le temps ni l'occasion de trahir. On s'étonne aussitôt de le trouver nanti d'une charge où il est malaisé de demeurer intransigeant. M. Claude Spaak, en effet, ennemi du régime contempteur de James Ensor, est secrétaire général du Palais des Beaux-Arts, c'est-à-dire aux ordres d'un général et d'un financier, c'est-à-dire qu'il organise parfois de fort louables expositions, mais que parfois aussi il cède à des marchands d'automobiles ou des fabricants de produits belges les halls destinés aux artistes. N'y a-t-il pas là aussi une certaine soumission au régime? Et l'on peut bien croire que sa fonction l'oblige à s'incliner bien humblement quand vient le Prince ou le Ministre. Il est fâché de penser qu'il s'incline devant eux et qu'à Ensor il tourne le dos.

## LE FASCISME A L'ŒUVRE Deux ouvriers assassinés

Deux ouvriers sont tombés, l'un frappé par la balle d'un Dinasso, l'autre par le poignard d'un membre de la Légion Nationale.

Allons-nous connaître, en Belgique, la situation qui exista en Allemagne durant des années? Régulièrement, verrons-nous ces coups de main, ces pugilats où le sang coule? Il n'est pas un homme de bon sens et de cœur qui puisse envisager sans frémir semblable perspective.

Il ne faut pas que cela soit, il serait odieux que des innocents paient de leur vie les ambitions politiques de quelques canailles qui cachent leurs desseins criminels sous le masque du patriotisme.

L'heure est venue pour le

## Les bourses de voyage aux littérateurs

Le département des Beaux-Arts attribue chaque année six bourses de voyage de quelques milliers de francs aux littérateurs les plus méritants: trois flamands et trois français.

On vient de publier les noms des trois bénéficiaires flamands (MM. Demers, Gillaans et Walschap) mais on omet de publier ceux des trois écrivains d'expression française. Pourquoi?

L'an dernier, déjà, si nous avons bonne souvenance, on a agi de même. Pourquoi?

Est-ce parce que nous avons démontré, il y a deux ans, combien ces bourses étaient souvent mal décernées? On se souvient que l'une d'elles échéait à M. Lucien Christophe, sous-chef de bureau dans le bâtiment où se fait le partage des dites subventions! En va-t-il toujours de même et le règne des petits copains se perpétue-t-il?

On aimerait connaître les noms des six derniers bénéficiaires: les trois de l'an dernier et les trois de cette année?

On serait heureux de savoir. On a le droit de savoir.

## Les Amis du Rouge et Noir

Assemblée générale

Une première assemblée générale, au cours de laquelle sera constituée définitivement la Section de Bruxelles des Amis du Rouge et Noir, aura lieu samedi prochain, 21 avril, à 20 h. 30, à la Maison des Artistes, Grand'Place.

Tous les lecteurs désireux d'adhérer aux Amis du Rouge et Noir sont cordialement invités à cette réunion où seront établies les bases de notre activité future.

## Triste politique !

Nous aurons tout vu. L'intolérable politique de faiblesse pratiquée par un gouvernement prêt à toutes les abdications, a trouvé son aboutissement logique en cette journée du 9 avril qui aurait dû, au contraire, affirmer notre prestige national.

Sait-on qu'un officier allemand — nous précisons: un officier de la Reichswehr — a assisté à la revue des troupes de Léopold III? Sait-on que nos vaillants chasseurs ardennais nos tanks, nos mitrailleuses, nos auto-canon, nos cuisines de campagne ont défilé devant un officier boche?

Où se cachait cet espion? De quel manteau couleur de muraille s'était-il affublé pour accomplir sa laide besogne? Pourquoi n'a-t-on pas arrêté ce louche personnage qui — nous le savons — est un des doigts de la main de l'Allemagne?

Nous sommes en mesure d'apporter tous les éclaircissements. Cet officier, en uniforme, juché sur un superbe cheval, encadré par un officier français et l'attaché militaire italien, faisait partie de la suite du roi. Pour la première fois, depuis 1914, un officier allemand participait à la revue annuelle...

Voilà où nous en sommes! Voilà où nous ont mené Locarno et une politique d'abandons successifs.

Aussi nous le déclarons très nettement: il est temps qu'on somme le réveil du sentiment national et que tous les patriotes authentiques se tiennent en garde.

Sinon, vous verrez que c'est à des soudards bolchevistes et francs-maçons qu'on livrera demain tous les secrets de la défense militaire de notre sol sacré!

## Les symboles

Pourquoi Pas? toujours perspicace, a découvert quelque chose qu'il convient d'épingler: c'est qu'à la récente revue des troupes, les officiers étrangers témoignaient bien par leur tenue des qualités de leurs races.

C'est ainsi que Pourquoi Pas? signale que l'officier allemand saluait les troupes avec des gestes de marionnette tandis que l'officier français, au contraire, saluait gravement.

On voit tout de suite les deux pays se refléter dans ce double salut: la petite Allemagne désordonnée et folle et la France sereine et grave.

## Une affaire dont on parle

Le panneau du rétable de l'Agneau Mystique volé à Gand représentait les « Juges intégrés ».

Comme c'étaient les seuls Juges Intégrés que possédait encore la Belgique, on comprend l'importance attachée à ce rapt.

D'autre part, comme les journalistes ne peuvent plus parler du scandale des commissaires — des juges intégrés viennent précisément de prononcer plusieurs non-lieux —, que ces mêmes confrères ont été priés de s'occuper le moins possible des complications que Stavisky a rencontrées en Belgique, on comprend que la presse consacre des pages entières à la disparition du fameux volet de l'Agneau Mystique.

## Aux avant-gardes du fascisme

## Noblesse belge et réaction

(suite de la 1<sup>re</sup> page.)

La noblesse possédait, à la fin de l'ancien régime, des intérêts étendus dans les industries du verre, du fer et du charbon, étroitement liées, à cette époque, à l'exploitation des bois, à l'utilisation de la force hydraulique, à l'épuisement des gisements naturels, alors que les bois, les cours d'eau et les mines se trouvaient soumis au droit seigneurial et restaient aux mains des anciens propriétaires.

Le rôle de la noblesse dans la Révolution de 1830 apparaît assez restreint, mais non négligeable. Une fois les Hollandais repoussés, le rôle de la noblesse se précise. Elle fournit des membres aux assemblées constituantes et délibérantes, des dirigeants à l'armée, au haut clergé, à la banque, à l'industrie, des ministres, des diplomates.

Sous l'influence d'idées préconçues sur la décadence de la noblesse, sans tenir compte des différences profondes entre les conditions en France et en Belgique, on a cru à un affaiblissement profond de la noblesse belge. Les radicaux, égalitaristes, athées et amis des lumières, se sont volontiers gaussés de la pauvreté culturelle des nobles et ont conclu à l'affaiblissement de leur rôle.

Rien n'était moins vrai. Nous verrons plus loin ce qu'il faut penser de la valeur intellectuelle de la noblesse belge. Voyons en premier lieu comment elle a conservé ses positions économiques et sociales.

Hantée par des réminiscences de manuels d'histoire sur l'obstacle que le souci de ne point déroger imposait aux nobles, l'opinion commune croit volontiers que la noblesse est une classe oisive, consummatrice, qui ne daigne accepter que quelques emplois à la cour, dans la cavalerie, dans la diplomatie et dans le haut clergé.

Il n'en est rien, et le premier siècle d'indépendance de la Belgique a marqué une période de profonde activité, discrète et choisie, de la noblesse belge.

Elle avait conservé la plupart de ses terres, elle possédait dans les sociétés civiles de charbonnages et de métallurgie de gros intérêts; à la Société Générale, à la Banque Nationale de Belgique, dans des banques gérées par des nobles du régime autrichien, la noblesse belge conservait des intérêts importants et l'on n'avait pas de raisons sociales de la maintenir à l'écart.

La jouissance des revenus de ces biens importants aurait pu lui suffire, grossis par les profits, assez magnifiques d'ailleurs, des charges officielles convenant à ses traditions.

Mais les nobles n'ont pas boudé le régime capitaliste: forts de l'influence conservée sur les paysans grâce à la location des parcelles multipliées de leurs grandes propriétés, forts des liens créés par les services rendus à leurs administrés, proches de ceux-ci par la communauté de religion, les châtellains belges sont résolument entrés dans la politique à tous les degrés: communes, provinces, Chambre et Sénat. Du pouvoir législatif, ils ont passé à l'exécutif, et la liste des bourgmestres, gouverneurs de provinces et ministres issus de la noblesse est fort longue.

Elle atteste que, principalement dans une société politique censitaire, la noblesse, classe peu nombreuse mais riche et douée d'esprit de suite, a pu jouer un rôle hors de proportion avec son importance numérique.

L'influence de la noblesse dans les assemblées politiques, renforcée par l'alliance des grands bourgeois, lui a permis de maintenir une législation conservatrice, une fiscalité légère, particulièrement favorable en matière successorale et dans le domaine foncier qui lui importait beaucoup.

Mais cette influence politique de la noblesse, privée du soutien des privilèges, des majorats, des emplois réservés, n'aurait pu résister à l'assaut de la bourgeoisie moyenne et du prolétariat industriel, malgré le prestige de la noblesse sur la petite bourgeoisie, le parvenu et le petit paysan, si la noblesse belge n'avait pu maintenir sa richesse. Les sociétés par actions et les banques lui ont fourni le moyen de taire des affai-

res tout en sauvegardant la fiction de l'oisiveté et du service désintéressé de la patrie. On n'a point vu de nobles acheter, vendre, embaucher des ouvriers, on n'en a vu que très peu médecins, avocats, professeurs. Les membres de cette classe se sont tout particulièrement gardés de l'intellectualité pure, qui mène à l'indépendance d'esprit et à la critique.

Mais on a vu des nobles entrer dans les conseils des grandes affaires et non point, comme on le croit trop souvent, seulement pour y laisser figurer de « grands noms », pièges à épargnants. La noblesse belge est entrée dans les grandes affaires parce qu'elle avait des capitaux à gérer, des entreprises héritées du régime seigneurial à développer sous une forme moderne, parce qu'enfin, s'alliant à la grande bourgeoisie d'affaires, la classe noble trouvait dans les conseils les fruits de ces alliances, des dots, etc.

Il n'en faudrait point conclure que la noblesse belge a acquis d'immenses richesses: elle est demeurée riche pendant un siècle de démocratie croissante et malgré la perte de tous ses privilèges légaux; résultat appréciable et rarement atteint. Mais la noblesse est prolifique: en fait, avec la haute bourgeoisie en voie d'annoblissement et quelques familles paysannes, elle constitue le seul groupe social qui ait un intérêt à le demeurer; les fortunes, dès lors, se dispersent et donnent lieu à un travail incessant de reconstitution, de regroupement, conférant aux mariages une importance économique primordiale. La noblesse doit donc s'employer plus énergiquement encore à conserver ses biens.

En outre, bien que le train de vie de la noblesse belge apparaisse plutôt modeste comparé par exemple à celui de la noblesse anglaise, il demeure dispendieux, de sorte que la classe noble se trouve empêchée de réaliser une accumulation aussi large que son rôle dans les affaires pourrait faire supposer, à première vue.

Ces considérations, qui ont une portée très générale et auxquelles on pourrait opposer des exceptions nombreuses, ne visent point à retracer l'histoire de la noblesse belge en régime démocratique, mais simplement à montrer que cette classe a été préservée de l'appauvrissement depuis la chute de l'ancien régime et la révolution industrielle et que, conservant son prestige auprès de couches importantes de la population, elle a pu jouer un rôle politique, économique et social bien supérieur à son importance numérique.

A ce titre, elle a mérité de conserver la qualité d'élite, au sens sociologique du mot.

(A suivre.)

Marc RAMPION.

## La main de l'Allemagne

Comme il fallait s'y attendre, la plupart des journaux n'ont pas balancé: dès qu'ils connurent la nouvelle du vol d'un des panneaux de l'Agneau Mystique, ils portèrent leurs soupçons sur la main de l'Allemagne dont les méfaits sont bien connus. C'est un nazi qui a fait le coup, déclarèrent-ils, et pour l'établir sans erreur, l'Indépendance belge (qu'elle dit!) suivant le glorieux exemple de Paris-Soir, engagea un détective au nom bien adéquat, M. Myster. Et on va voir ce qu'on va voir!

Malheureusement, jusqu'à présent, on ne voit pas grand-chose, sinon que l'Allemand suspecté est un Hollandais, et que ce Hollandais n'est pour rien dans ce vol. Mais ce qui apparaît évident, c'est que les Allemands qui projetaient de passer leurs vacances à Bruges et sur la côte se garderont bien de venir dans un pays où on les accusera de tous les méfaits. Les hôteliers et les commerçants sont enchantés de cette habile réclame. Parce qu'ils préfèrent fermer leurs portes que d'encaisser les marks des touristes d'outre-Rhin. On est patriote ou on ne l'est pas!

AVANT LE COUP D'ÉTAT

# Noël à Vienne

IL NEIGE

Il neige depuis des années.  
Le ciel est si noir, si pluvieux  
Que les hommes de haute taille  
Ont presque peur de s'y cogner  
Et d'en faire tomber sur eux...

« Il neige depuis des années... » Mais si j'ai placé ces notes sous l'égide du Jules Romain qui nous rapproche des hommes de bonne volonté, je ne continue pas sa phrase... Il ne fait ni noir, ni crasseux... La neige de Vienne est vivante et lumineuse. Ce n'est pas un plafond triste et un plancher sale. Il ne s'y mêle aucune pluie. Il fait sec et froid... Ce froid incite au travail, au mouvement, à la joie...

A-t-on bâti des maisons si sèches à dessein? La neige les orne et comme il y a peu de façades colorées, seule cette neige scintillante souligne les fonds ternes.

Parfois des escaliers de pierre, inattendus, montent en ruelles mystérieuses vers des destins retors et inconnus... Là-bas, trois vieilles maisons dominent la grande rue neuve, du haut d'un promontoire isolé.

La rue principale, la Kärntner Strasse, s'ouvre sur une place majestueuse que domine l'église Saint-Etienne, chère aux Viennois, et se dirige, comme toutes les artères, vers l'avenue encerclée qui entoure gentiment toute la ville. Lorsque le Ring passe devant l'Opéra, comment ne pas faire le rapprochement avec les Nibelungen fureteurs, avec les filles du fleuve d'or, avec tous les dieux et tous les héros qui y vivent et se font à l'heure de la nuit à tout moment à voir surgir de cette neige immatérielle! Elle s'entasse sur les bancs; les parcs grandissent. La place que bordent le grand musée de peinture et le musée d'histoire naturelle, paraît plus vaste encore et plus silencieuse, douce, claire, aérée. De tous les côtés montent par-dessus les toits, de fines flèches d'églises. Les pas sont assourdis... Vienne devient une admirable carte de Noël!

Ce matin j'ai, par deux fois, rencontré des ramoneurs noirs chargés de cercles de métal, de brosses et de mille ustensiles sombres. Ils semblaient des génies malicieux s'amusant à narguer la blancheur d'alentour... Ils portent bonheur! Je n'ai pas fait de vœux... Je me sentais trop bien ici pour me fatiguer à chercher de nouveaux souhaits!

SPORTS D'HIVER

Patinage d'abord. En plein centre de Vienne, à la place Beethoven, se trouve la plus grande patinoire (mais non la seule... Elles sont nombreuses). Glace artificielle en plein air. On y voit beaucoup de patineurs connus, des matches de hockey sur glace... Les enfants apprennent à patiner à trois ans. Le soir, dans une lumière claire, volent des couples noirs sur la glace blanche.

Les Viennois sont sportifs; toutes les femmes font régulièrement de la gymnastique. Le nombre de piscines fermées et surtout en plein air est incalculable... Mais le grand mot en vogue, le mot qu'on entend sans cesse est « Ski... » Vertige des descentes rapides sur les beaux prés sinués, ensevelis dans la neige blanche. Il faut l'avoir éprouvé, ce vertige, pour comprendre son attrait.

La meilleure école du monde se trouve à l'Arberg. Sans cesse, on organise des excursions vers le Rax, Maria Zell, où d'autres montagnes. Mais ce qu'il y a d'admirable, c'est que chacun peut faire du ski, sans rien débours, à Vienne même. A une demi-heure du centre se trouvent Cobentzl, Neuwaldegg et d'autres endroits où la neige est bonne, ainsi que les professeurs de ski. Sans cesse, on rencontre dans la ville des gens de tous les âges et de toutes les conditions qui se dirigent, les skis sur les épaules, vers le « Wiener Wald ».

NOËL

Les magasins ne ferment pas pendant les deux dimanches qui précèdent le Noël. Le premier s'appelle le dimanche d'argent et le dernier le dimanche doré. Des centaines de personnes affairées courent dans la ville en quête de cadeaux de Noël et s'arrêtent devant les étalages arrangés avec soin. D'immenses réclames ornent les façades de la Kärntner Strasse où, malgré leur pauvreté, les Viennois viennent dépenser le plus d'argent possible (malgré leur pauvreté... ai-je dit. Rien n'est plus affreux que de voir le nombre incalculable de mendiants, d'enfants rachitiques, de musiciens ambulants, d'estropiés qui gémissent dans toutes les rues). Mais Noël semble être la grande fête pour tous; tous essaient d'oublier un peu leur misère.

Les théâtres sont quasi vides pendant la semaine qui précède ce grand jour. Chacun fait des économies afin de pouvoir dépenser le plus d'argent possible le 25 et le 31, à réveiller comme chez nous. Mais le 24, tous les théâtres, cinémas, cabarets sont clos. C'est la nuit sainte. Demain, on s'amusera. Aujourd'hui, les cloches attirent chacun vers les églises.

...Des centaines de personnes étaient parquées devant la Stefans Kirche à minuit. Elles attendaient que quelqu'un sorte afin de pouvoir y pénétrer à leur tour.

L'église était pleine à craquer. Un cœur excellent chantait : « Un enfant nous est né... » Les cérémonies catholiques ne se déroulent pas tout à fait comme chez nous. Le public chante en chœur, en allemand, avec une sincérité touchante. Derrière moi, une superbe voix de ténor dominait toutes les

autres... sans doute un artiste égaré dans la foule. Les bancs de chêne sont beaux, ils se trouvent seulement des deux côtés de la nef principale. Partout ailleurs, on reste debout ou l'on s'agenouille sur les dalles (recouvertes, en hiver, par un plancher de bois). Peut-être est-ce moins pratique... c'est certainement plus esthétique que nos vilaines chaises de paille, inconnues ici. La messe de minuit me parut beaucoup plus courte que chez nous; mais cette demi-heure fut fervente. Chacun semblait concentrer toute son attention et les chants montaient le long des ogives. Comme elle est belle ainsi l'église Saint-Etienne! Ces vastes voûtes de gothique lancéolé et rayonnant montent vers l'infini, au bercement des psaumes, sortis du chœur même de la foule.

CABARETS

...Pour bien connaître Vienne, il faut avoir passé quelques nuits dans ses petits cabarets. Il y règne une atmosphère spéciale, faite de gaieté, d'ivresse joyeuse, de sentimentalité, d'intimité. Le cabaret en vogue en ce moment est le Rotter Bar. Un orchestre tzigane joue avec tempérament des danses, des chansons slaves et hongroises. Le violoniste suit les danseurs en improvisant des mélodies que les autres musiciens suivent avec entrain. Des personnalités connues s'y rendent chaque soir. Hier c'étaient, entre autres, Youshni, l'animateur de l'Oiseau bleu, qui fut forcé d'improviser quelques discours, et Karl Weiss, la vedette de *Est Geraldine ein Engel*?

Du public aussi s'élevèrent des voix. Une très belle jeune femme blonde chantait de sa table des mélodies russes. Ça et là se découvraient des artistes ou des amateurs que le vin enhardit. Le cabaret se resserre jusqu'à l'heure avancée où les gens se séparent, soudain détendus comme une grosse boule de papier au bout d'un élastique.

Décembre 1933.

YVONNE Jean.

# La France sans les Français

Le témoignage de Paul Morand

PAR CHARLES VERCAMER

Si vous vous promenez sur les grands boulevards à Paris, amusez-vous un jour à regarder attentivement les gens qui vous croisent. Sur dix personnes, vous constaterez que trois affichent au beau milieu de leur facies la courbe élégante d'un nez youpin, deux autres s'honoront d'une incontestable apparence de métèques sud-américains, des deux suivants, l'un sera arabe, l'autre belge et les trois derniers pourront à la rigueur passer pour français, et peut-être encore vaudrait-il mieux ne pas trop approfondir la chose. Allez vous asseoir à la terrasse d'un café, le garçon qui vous servira sera italien, j'en mets ma main au feu; prenez un taxi, il y a beaucoup de chances pour que le chauffeur soit russe. Des six plus grands tailleurs de la capitale, le harsard de ma situation m'a fait connaître que l'un, ce fameux tailleur de la rue Royale, est belge, un autre, des Champs-Élysées, est irlandais, le troisième anglais, le quatrième espagnol, le cinquième polonais et le dernier possède cette particularité curieuse d'être français. Ce n'est pas tout. Savez-vous qu'il y a au barreau de Paris des avocats fraîchement naturalisés qui connaissent à peine la langue?

— Quelle blague, me direz-vous, comment plaident-ils? — C'est bien simple, ils ne plaident pas, car pour faire de la procédure en faveur d'anciens compatriotes il n'est pas besoin d'être un orateur et de posséder les finesses de la langue. Le Paris de nos jours, c'est

Rome inondée sous les pérégrins, non pas sous ces pérégrins riches et désirables touristes des années de prospérité, mais sous une tourbe grouillante affamée et souvent malhonnête.

La province elle-même n'a pas été épargnée. Marseille fourmille de Levantins, Lille d'ouvriers agricoles flamands, Strasbourg de Juifs et toutes les petites villes de Provence et même d'ailleurs sont pourvues de garnisons d'Algériens, qui, nouveaux auxiliaires barbares, se promènent autour des arènes de Nîmes et d'Arles.

J'ai fait cet été un voyage en automobile à travers la France. Si j'avais consigné mes impressions dans un journal, j'aurais pu l'appeler « la France sans les Français ».

— Mais où trouve-t-on alors des Français, des vrais Français?

— Des vrais Français comme qui? ai-je demandé à un de mes amis.

Il a réfléchi et a dit ensuite tout d'une traite, heureux d'avoir trouvé une bonne réponse: — Mais, comme André Maurois, représentant de l'esprit français auprès des races anglo-saxonnes. — Hélas! lui ai-je répondu, tu tombes mal, Maurois s'appelle Herzock et descend d'Israël, comme Francis de Croisset et Tristan Bernard, et comme beaucoup d'autres.

Cependant si vous cherchez des Français, vous en trouverez au fond des provinces où ils vivent tranquillement sans faire parler d'eux.

Nous, Belges, en tant qu'amis de la France, souhaitons qu'un jour ils ressortent de terre. Souhaitons le pour eux et pour nous, car après tout, au fond de la boîte de Pandore des maladies nationales, il reste l'Espérance.

Bref, cette éruption d'étrangers, lèpre de la France, n'est plus une nouveauté pour personne. Cependant, ce que certains ignorent peut-être, c'est qu'il est un domaine où cette situation apparaît dans toute son ampleur; c'est dans le domaine du cinéma dit français.

Un Français, un vrai celui-là, un Français cent pour cent, Paul Morand, nous la décrit dans *France la Douce* qui a paru ce mois-ci à la *Nouvelle Revue Française*.

Si vous désirez passer chez vous, un soir de pluie, quelques heures agréables, achetez le livre, vous ne le regretterez pas. Voici le sujet :

Une bande d'aventuriers aux noms symptomatiques Jacobi, Kalitrieh et Hermeticos, spécialistes en finances cinématographiques, parvient à dénicher comme commanditaire un noble français à moitié ruiné désireux de placer ce qui lui reste d'argent dans un film et qui est âgé de trente-cinq ans, « l'âge où les gens du monde après avoir tout essayé, se décident au travail et achèvent du coup la ruine de leur famille. »

La suite du roman nous raconte les avatars de cette malheureuse pellicule, l'incroyable suite de mésaventures qui président à son élaboration, le manque de scrupules et la malhonnêteté des dirigeants, leur imprévoyance et leur avidité, l'assaut que lui livrent toute une série de besogneux en mal de moyens de subsistance, les exigences des acteurs, le chantage du metteur en scène, les querelles des techniciens et des figurants, etc., etc., car Dieu sait combien de personnes interviennent dans la confection d'un film!

Toutes ces péripéties, où l'auteur a essayé de décrire, comme il le dit dans sa préface « la folie des chiffres, l'extravagance des sentiments, la confusion des nationalités, le mépris pour les mœurs françaises, et les tortures infligées à la langue » donnent matière à un dialogue qui est du plus haut pittoresque. Les réparties amusantes foisonnent, mais l'art de Morand ici comme dans d'autres livres ne se borne pas à créer des réparties amusantes, il peint et évoque par elle des caractères. Les répliques sont des touches brèves mais fortes en couleur, où l'accent de tous ces métèques du Levant et d'Europe centrale, et les barbarismes dont ils accouchent laborieusement en parlant français, sont rendus avec exactitude. Un des barbarismes fréquents chez les personnes d'origine germanique et qui consiste à placer le verbe à la fin de la phrase n'a pas échappé à l'auteur, de même que celui qui se marque par l'omission du complément direct.

Nous lisons page 37 : « Gombien (*sic*) pour le scénario et les dialogues préforo (*sic*), demande Monsieur Sacher à Monsieur Jacobi », et plus loin page 38, « mais Monsieur le Comte avec deux millions Tata-rine il peut faire ».

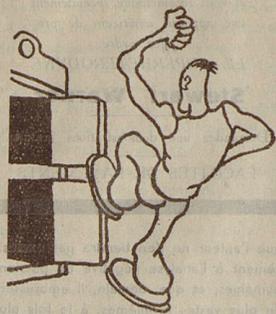
La double caractéristique du dialogue qui, d'une part affiche un réel pouvoir comique et, d'autre part, une puissance évocatrice de caractère fait qu'il serait possible de tirer une comédie de cette satire et qu'elle aurait probablement grande chance de succès. L'auteur devrait en tenter l'expérience.

Certaines répliques sont d'une cocasserie hilarante et en lisant l'ouvrage seul dans votre bureau, le soir, peut-être rirez-vous aux larmes. Ecoutez ça : l'une des actrices se moque d'un de ses collègues qui est un prin-

NOS GRANDS REPORTAGES

## A la recherche de la Maffia

Etranges révélations



Ce télégramme du « Rouge et Noir » me trouva dans cette île déserte située un peu en aval d'Asnières, où je me repose des fatigues du reportage en pêchant le goujon et en écrivant quelques romans à succès.

« Ah! ah! me dis-je, voilà qui est bien ennuyeux, mais les honnêtes gens ont l'œil sur moi. » Et, sans plus attendre, je jetai en désordre un col de rechange et quelques ustensiles de toilette dans cette malette de voyage qui ne me quitte jamais. Le télégramme était explicite : « Rechercher assassin du conseiller ». Mince besogne, car j'avais mon idée. De plus, pour activer les choses, on mettait à ma disposition le fameux Harry Dell, surnommé, à juste titre, « l'homme de granit de Scotland Yard ».

Après avoir jeté les bases de nos recherches, je m'enfonçai dans le « milieu » tandis que le détective anglais se rendait sur les lieux du crime, armé de sa loupe à rayons ultra-verts et d'un instrument spécial de son invention dont la forme faisait penser à un flacon de poche.

Mon flair, considérablement augmenté par la fumée de quelques pipes et l'absorption de plusieurs Picon-menthe, me dirigea vers l'Etoile. Pour ceux qui ne connaissent pas cette place, l'Etoile est située à l'Est de Paris; on y trouve un monument ancien, sans doute d'origine romaine, nommé communément « Arc de Triomphe ». La forme qu'affecte cette place me fit de suite songer à un point entouré de rayons. Je notai aussi avec une joie bien naturelle le voisinage immédiat d'une forêt : de tout temps, les

bandits affectionnent les bois. Les premières constatations éclairèrent d'une lumière peu commune le début de mon enquête. Il fallait agir vite et avec adresse.

Me basant sur ma documentation personnelle sur le « milieu », j'entrai dans un café d'apparence absolument banale mais que je savais être fréquenté par des mauvais garçons de tout poil. Il y avait peu de monde dans ce débit et surtout aucun individu dont les allures eussent pu paraître louches. Les clients étaient fort bien vêtus et semblaient vivre dans cette honnête aisance que procurent le commerce et l'industrie. J'y cherchai en vain l'escarpe à roulaquettes et le tire-laine en espadrilles. Un peu décontenancé par cet échec, je m'accoudai au « zinc » et commandai une liqueur fort propre à éveiller mon astuce. A peine avais-je bu ma consommation qu'un homme entra sans bruit et vint se placer à mes côtés.

« Un calvados! » chuchota-t-il, d'une voix qu'il me parut vouloir changer. Je le regardai à la dérobée. Cet homme, aux allures nettement douteuses, était coiffé d'une casquette usagée et chaussé d'espadrilles (enfin!); de plus, il avait, pour se rendre méconnaissable, noirci ses mains et son visage. Avec courage, je me penchai vers l'homme et lui murmurai à l'oreille :

« Bavon javour! »

L'homme ne parut pas comprendre ce langage que je savais être celui de la pègre. Je répétai :

« Bavon javour! »

Alors, l'escarpe regarda le patron, posa à plusieurs reprises son index sur son front et haussa par trois fois les épaules. J'étais tombé juste au cœur de la Bande, les signes secrets entraient en jeu. Il me vint une idée splendide : je répétai le geste de l'homme en murmurant : « Maffia! ».

« Y a des loufingues! » fit l'homme. Je répétai : « Maffia! » en faisant signe au garçon de renouveler les consommations.

« Bonne idée! fit l'escarpe. Mais vous êtes rien rigolo! Enfin, du moment qu'on peut s'en jeter un... A la vôtre, bourgeois! »

Je répétai pour la troisième fois le mot terrible. Le patron, qui commençait à

s'intéresser au manège, s'esclaffa :

« — Ah! je vois ce que c'est, vous venez pour la Maffia! Monsieur est sans doute de la police? »

— Non, fis-je, journaliste. — Ça ne fait rien, répondit le patron. Elle est là, la Maffia! Et, de la main, il désigna les paisibles joueurs de cartes.

— Pas possible!... fis-je. — C'est comme je vous dis. On la connaît bien dans le quartier, la Maffia. Même que c'est des bons clients qui paient bien et avec ça régularisent... C'est pas la peine de faire des cachoteries, y a pas de mystère! Si vous voulez que je vous présente, ces messieurs seront charmés de vous connaître, surtout un journaliste... Ils les adorent... Quant à Ludovic (il désigna l'homme noir), c'est le bogaïn de la rue d'à côté, un bon copain! Hein! Ludovic! »

N'écoutant que mon courage, je priai le patron de me « les » faire connaître. Nous nous dirigeâmes vers la table des joueurs et le patron me présenta.

Je fus reçu avec une civilité qui m'étonna. Pour me mettre dans leurs bonnes grâces, j'offris une tournée générale. Au beau milieu des heurts des verres, je murmurai dans la plus pure tradition argotique :

« Il lansquina a éteindre le riffe du rabouin. »

Mes interlocuteurs me regardèrent avec étonnement :

« Monsieur est étranger, sans doute? » s'enquit l'un d'eux.

C'est alors que je compris que les bandits étaient beaucoup plus redoutables que je ne le pensais, et qu'il me faudrait jouer serré. Je dirigeai adroitement la conversation, avec un machiavélisme insoupçonné. Bientôt, l'un des « Mafiosi » qui semblait le chef mit une main chargée de bagues sur mon épaule et me dit d'une voix forte et gutturale :

« Au fait, Monsieur, vous venez peut-être chercher quelques nouvelles sur la Maffia? »

Je fis timidement un signe quelconque. « Qu'à cela ne tienne, nous vous en donnerons. Il n'y a aucune raison pour que vous soyez le seul à ne rien savoir! La Maffia, c'est nous! » Et d'un geste large il embrassa l'assistance dont les visages s'étaient brusquement couverts du masque de la sévérité.

Il me confia alors des choses si terribles et si précises que je ne puis les



dire ici sans faire l'ouvrage de la police. Cependant, je peux, sans dénoncer personne, dire d'ores et déjà que l'assassin est un certain C. Brg.a; cet individu, mêlé jadis à une affaire de trafic de stupéfiants, se vante partout d'être le fils du Pape, ceci sans doute pour faire reculer l'action de la justice devant des complications avec le Saint-Siège.

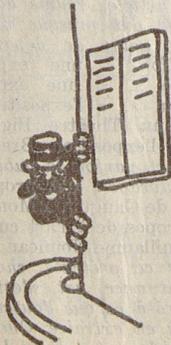
Comme je revenais chez moi prendre quelque repos, j'y trouvai un télégramme de l'« Homme de granit de Scotland Yard », dont voici la teneur :

« Enquête continue Stop Dijen capitale de moutarde Stop Envoyez Stirlings Stop ».

G. SIMENON.

P. c. c.

F. LABISSE.



ce de Bourbon réduit à faire du cinéma et qui se plaint de la publicité absurde faite sur son nom à Biarritz et à Saint-Sébastien, ce qui, d'après lui, lui ôte jusqu'aux dernières chances de faire un beau mariage.

— Regardez moi ça, murmure Mado Tétart avec mépris. Ça joue au grand d'Espagne et ça n'a pas de quoi bouffer chez soi. Ça s'est fait faire un écusson portatif avec ses armoiries et ça l'aceroche aux portières quand ça loue un fiacre pour aller au casino.

Assurément, les métèques en prennent pour leur compte dans ce livre. Mais peut-on accuser Morand de chauvinisme? Il s'en défend dans sa préface. « Sans doute après France la douce, dit-il, beaucoup de gens vont-ils crier : quoi, l'auteur de *Rien que la Terre*, veut maintenant, nouvelle Jeanne d'Arc, bouter les étrangers hors de France? Pour prévenir ces malentendus, je déclare que la racaille qui grouille ici n'a aucun rapport avec les grands noms internationaux de l'art, que nous avons accueillis à leur passage. (Allusion sans doute entre autres à Pabst pour qui Morand a écrit le dialogue de son admirable film de *Don Quichotte*). Je demande seulement pour mes compatriotes, une place, que toute petite place dans le cinéma national. En défendant les Français, je revendique simplement pour eux le droit des minorités. »

Non, on ne peut pas accuser Morand de chauvinisme, car le mal qu'il dénonce est, paraît-il, réel et puis il ne s'en prend pas seulement aux étrangers. Sa plume pique aussi les Français. Le portrait satyrique de Max Kron, aventurier israélite, n'est pas plus méchant que celui où perce l'élégante bêtise du comte de Kergaël, victime de l'affaire et la leçon du « professeur-de-psychologie-française-pour-les-candidats-à-la-naturalisation », en allemand « Fransosichpsycholeugewerterichfurnaturalisierungsbewerber », énumère toute une série de sympathies et d'antipathies françaises assez instinctives et parfois contradictoires. Je ne vous les citerai pas, je vous renvoie au livre, quoiqu'elles soient amusantes.

Le désir d'être objectif apparaît encore plus loin. Morand confesse qu'aujourd'hui, en France, l'idéal est de devoir au moins 200 millions, car alors on dit de votre entreprise qu'elle est d'intérêt national et l'Etat intervient.

Le seul personnage qui trouve grâce devant l'auteur est Maître Tardif (et encore son nom est-il assez clair?) notaire breton qui se promène au milieu de tous ces gens ivres de chiffres vertigineux armé de son gros bon sens et de son parapluie. Maître Tardif est français. Mais il est naturel d'avoir une certaine préférence pour ses compatriotes. Gardons-nous de cette tendance de Bernard Shaw pour qui il suffit que quelque chose soit anglais pour qu'aussitôt il ressente la tentation de la critiquer.

Que de louanges, me direz-vous. Ce livre est-il donc parfait? Je le crois excellent, mais comme toutes choses, il participe des imperfections humaines et, puisque ceci est un article de critique et, puisqu'en conséquence il est de toute né-

cessité que je trouve une remarque désobligeante à faire, je dirai que le point faible me semble être l'extravagance des aventures qu'un des principaux personnages, le metteur en scène Max Kron, rencontre en Amérique. Logiquement, ce film fabriqué avec tant de négligences et d'aléas aurait dû être un four. Morand a trouvé plus amusant d'en faire un film à succès. Hélas! peut-être est-ce aussi plus vraisemblable. Le tout était de trouver une circonstance plausible pour renverser la situation afin de permettre au film d'être achevé et vendu. L'épisode du gangster américain, pour ce faire, me semble cependant tiré par les cheveux. Est-il vraisemblable que ce curieux malfaiteur, en reconnaissance d'avoir été sauvé par le metteur en scène, fasse acheter une pellicule inachevée et en apparence invendable pour la somme de 50.000 dollars? Je sais qu'André Maurois prétend dans son *Amérique inattendue* que les gangsters sont chevaleresques. Admettons-le. Cependant nous ne sommes guère habitués à imaginer la rencontre d'un pareil sentiment chez un spécimen d'humanité aussi imparfait qu'un bandit et surtout quand il s'agit d'un service forcé, car il était difficile pour Max Kron d'agir autrement qu'il ne l'a fait. Il est vrai que dans le domaine du roman beaucoup de choses sont permises. Supposons donc que ce gangster ait voulu soigner sa publicité et ne tenons pas rigueur à Paul Morand d'un détail car, dans l'ensemble, son livre est bon et amusant.

Charles VERCAMER.

## DIVERS

### A RATAILLON

Les lundi 16, mardi 17 et mercredi 18 avril, à 8 h. 30, au local de Rataillon, 125, avenue de l'Hippodrome, trois séances de lecture. Places réservées sur demande pour les abonnés. Participation aux frais pour les non-abonnés : 5 francs.

Les lundi 23, mardi 24 et mercredi 25 avril, à 8 h. 30, au Théâtre du Résidence Palace : *Holopherne*, deux actes d'Albert Lepage, et *Cybèle, déesse de la terre*, cinq tableaux d'Albert Lepage.

Location : 13, rue Dodonée. Téléphone : 43.11.72. Places de 7 à 18 fr.

En mai, Philippe II, d'Emile Verhaeren.

D'autre part, la nouvelle direction du Théâtre du Parc, MM. Mayer et Reding, vient de se réserver pour la saison prochaine toutes les nouvelles créations de Rataillon.

### CONFERENCE

Vendredi 20 avril, à 20 h. 30, Salle de l'Union Coloniale, M. Kéram Tcheky parlera sur ce sujet : « La décadence de l'autorité masculine et l'évolution de l'amour ». Au cours de la même réunion, on entendra le Quatuor Deblauve.

La séance a lieu sous le patronage de la Ligue Internationale des Femmes pour la Paix et la Liberté. Places de 5 à 15 fr.

### UN FESTIVAL MUSICAL A LENINGRAD

Du 20 au 30 mai, un festival musical, d'un très grand intérêt, aura lieu à Leningrad.

Les maîtres de la musique en U. R. S. S. dirigeront les concerts ou représentations d'opéras et ballets les plus remarquables du répertoire.

Un circuit est prévu à cette occasion (du 6 mai au 2 juin) qui permettra d'assister au festival et de visiter Leningrad et Moscou.

## LIVRES D'ART

André LHOTE. — *La peinture. Le cœur et l'esprit* (Denoël et Steele).

Georges MARLIER. — *Bilan de l'expressionnisme flamand.* (Ça Ira, Anvers.)

Nous ne sommes pas prêts de voir finir, en art, ce besoin d'analyser, de jeter un long coup d'œil en arrière, de peser ce qui a été fait. Remarquez que, si certains surréalistes font encore figure de révolutionnaires, oh! bien peu! le grand combat pour un art avancé semble terminé, la colère du pompier ne subsiste plus que dans la cervelle échauffée du petit M. Lucien Solvay, les audaces du plus audacieux sont les recherches d'un nouveau classicisme. Autant l'on entend aujourd'hui le mot « classique », l'œuvre dont on parlait et dont on parle n'a pas toujours changé. C'est la nature morte de Braque qui était « moderne » et qui est

« classique », c'est le nu de Rouault, le paysage de Derain, l'odalisque de Matisse.

Certaines œuvres et certains artistes conservent l'épithète de « modernes », mais c'est avec un certain dégoût des œuvres superficielles qu'est né ce besoin d'analyser. C'est cela qui nous vaut de nombreux ouvrages, dont certains, tel celui de Waldemar George sont d'admirables culbutes, dont d'autres, tels ceux d'André Lhote et de Georges Marlier, profondément pensés et admirablement écrits, pourront servir de documents solides à qui voudra, dans quelques années, étudier la peinture du premier tiers du vingtième siècle.

Le livre d'André Lhote n'a pas été écrit pour être une ana-

## EN MARGE

# DEUX LIVRES

MADÉLUCHE, par Georges David (Rieder).  
LE VISIONNAIRE, par Julien Green (Plon).

Après les beaux romans régionalistes qu'étaient « Ritcourt » (1925), « La Parade » (1929) et « Cure-Bissac » (1930), Georges David vient de nous donner un important recueil de contes poitevins : « Madéluche ». Une trentaine de croquis bien tracés, épisodes vivants détachés de l'existence laborieuse d'une bourgade agricole du Poitou : Bourreuil.

Œuvre régionaliste? Oui, une « décentralisation » volontaire, nécessaire, un retour à la sincérité. Voir des êtres tels qu'ils sont, comprendre ces paysans retores, ces villageois « rouspéteurs », les suivre chez Canard, l'aubergiste, ou au bureau de tabac ; prendre à part Poumayou, le plâtrier, ou son ami Sicard, « celui qui mène l'alambic (à la saison de l'alambic) et qu'il ne faut pas confondre avec Sicard, Clodomir, son cousin, lequel Sicard, Clodomir, lui, n'a jamais rien fait de ses dix doigts » ; pénétrer dans le salon de Mme Barbotin, la dame du financier, ou dans la salle à manger de Mme Coursier, la bouchère ; réunir le père Foin, cantonnier de profession, le maçon Brisquette, le sabotier Firmin Bois, le meilleur musicien du pays, chez la mère Sergeant, pour une partie de boules, ne peut être que l'œuvre d'un homme qui vit au milieu de ces gens-là, qui est l'un d'eux et connaît cette famille de deux mille habitants, réunie sous un même toit : le village, comme s'il s'agissait de ses amis intimes.

A l'arrière-plan de cette vie paysanne, parfois simplement provinciale, s'agit un personnage mobile sur un vitrail, la vieille Madéluche, au visage de pomme-reinette, aux mains rêches, gercées par l'eau, la paysanne cassée et lasse qui « anguleuse et noire parmi la joie rouge du foyer, ressemble à une sorcière ». On la suit comme une ombre : au marché où elle vend ses oies avec un bénéfice qu'elle juge minime, devant la justice de paix pour son procès avec Poumayou le plâtrier, et même à son lit de mort où, lentement, comme elle a vécu, elle va finir de respirer.

Caractères poitevins, ce sacristain, ces conseillers municipaux « distingués », ce marchand de haricots, ou Flavien Guiloré, le gendarme? Peut-être, mais aussi des campagnards de partout, avec leurs défauts et leurs qualités, leurs joies et leurs misères. Là aussi, dans ce petit coin du Poitou, la richesse est respectée, les conventions sont sacrées, et la musique municipale, et les retraites, et les radotages semblent être indispensables.

Georges David rit doucement. Il aime ces paysans, « ses » paysans, tels qu'il les voit discuter sur tout et sur eux-mêmes. Il les a fait vivre tels qu'ils sont et non pas TELS QU'ILS DEVRAIENT ÊTRE. C'est sans doute la raison pour quoi ces pages sont si fraîches et légères. Elles sont régionalistes, mais surtout elles sont humaines.

C'est-à-dire universelles.

Julien Green est un des jeunes écrivains de ce temps qui tentent de rendre au roman un certain sens de combativité intellectuelle dans l'action, qu'il avait perdu au cours des nombreux essais de révision des valeurs romantiques. André Malraux, Marcel Arland, Marc Chadourne, Philippe Hériot s'apparentent, inconsciemment sans doute, à cette école des « classiques de demain ». Dissemblables dans leurs idées, ils ont de commun ce souci, bien particulier, de faire vivre des personnages, dans un milieu déterminé

qu'ils désirent fuir, pour échapper à ses conventions sociales, vagues chez eux, sauf chez Malraux, et rejoindre au travers du chaos intellectuel d'aujourd'hui, une vie plus saine, parfois plus égoïste, mais sûrement plus humaine.

L'auteur de « Léviathan » revient au récit pour exprimer dans le « Visionnaire » le douloureux destin d'un jeune homme malade, physiquement déchiré par le travail malsain qu'il accomplit, moralement blessé par un amour impossible et l'étroitesse de vue de ceux qui l'entourent. Il déplore l'ignorance d'autrui, souffre de se sentir seul à lutter contre les conventions, les mesquineries et le néfaste courant catholique qui empoisonnent la vie de la petite ville de province. Il bataille moralement contre sa propre nature, essaye, par mille subterfuges, d'échapper à lui-même, de fuir sa laideur physique, mais, sans cesse, il retrouve sa condition médiocre.

C'est alors que Manuel s'évade de la terre pour rejoindre le château qu'il avait entrevu au cours de ses promenades. Jadis, afin de distraire Marie-Thérèse, sa cousine, il avait créé une vie légendaire à l'intérieur de ce castel. Il cesse de noter dans ses cahiers de confidences les malheurs de sa vie quotidienne. Il veut ignorer désormais la fièvre qui le brûle, les dégoûts qu'il éprouve... Il va enfin vivre « ailleurs ». Et, deuxième roman dans le roman, Manuel commence le récit DE CE QUI AURAIT PU ÊTRE. Dans ce château imaginaire, on rencontre des personnages mystérieux qui, sortant de l'imagination du malade, agissent à leur seule volonté. Manuel insiste, à dessein, sur la liberté de ces créatures évoluant dans « les régions obscures et merveilleuses où tout désir s'accomplit », accentuant ainsi le contraste entre son nouveau domaine et la vie qu'il subissait sur terre.

Lorsqu'il s'éloignera du château après la mort de la vicomtesse, il retrouve cruellement les êtres et les choses de ce monde. Marie-Thérèse, par un caprice de jeune fille, lui demande d'aller voir le château dont il lui parlait quand elle était enfant, ignorant les douloureux échos que cette phrase prolongerait dans l'esprit de son cousin. Ils y allèrent ensemble, mais pour la jeune fille la désillusion fut grande. Elle n'avait vu le château que par les yeux de Manuel et, en fait de château, elle n'aperçut qu'une grande maison, à la toiture délabrée. Le jeune homme souriait, mais ses poumons oppressés refusaient de poursuivre leur tâche. Il mourut le soir même, abandonnant à la sauvegarde d'un tiroir, le récit de sa véritable existence.

Sous cette forme, le roman de Julien Green pouvait rencontrer certaines invraisemblances et fausser la vision précise de Manuel, voiler son regard qui cherchait « une vie » possible. Ces obstacles sont tombés grâce à la présentation du livre. L'auteur, au cours du récit de Marie-Thérèse, s'applique à montrer Manuel, comme le verrait n'importe quelle personne : un être normal d'une sensibilité anormale. L'amour qu'il nourrit pour sa cousine et les ravages de la maladie qu'il constate sur son corps déforment son caractère dans une semblable mesure. Influences morales et physiques altérant parallèlement le désir de vivre de Manuel.

Julien Green détourne le cours du destin par le triomphe de la sensibilité. Il crée ainsi un monde à l'image d'une chimère et, dans ce domaine, tous les chemins lui sont ouverts.

Il nous est pourtant permis d'espérer

## Les Revues

N. R. F. (1<sup>er</sup> avril). — Un vigoureux essai de Jean Louvigné : *Conversion?* sur l'évolution de Gide. « Avant de se déclarer pour le prolétariat, écrit J. Louvigné, il (Gide) s'était désolidarisé de la bourgeoisie. Quiconque la combat lutte déjà au profit du prolétariat. Quand ce serait sous l'étendard de la morale, quand ce serait au nom d'une morale individualiste ».

La suite de l'étude de Pierre Abraham sur les révélations de la physiognomie. Une « lettre ouverte à Gide » par Ramon Fernandez, intelligente et lucide, expliquant par des raisons d'« humanisme » la non-adhésion de son auteur au communisme.

Un beau poème de A. Rolland de Renévill : *Adresse au poète*, dans l'esprit et la tonalité mallarmés.

Cahiers du Sud (mars). — Trois remarques sur *Montherlant*, de Marcel Brion, qui tentent de rendre à l'auteur des *Bestiaires*, une actualité et, bien en vain d'ailleurs, de le défendre, contre l'indifférence qui le menace.

Un essai pénétrant de Roger Bastide sur *Expérience mystique et expérience poétique*, à propos de Jouve.

Notes et chroniques de L.-G. Gros, A. Béguin, G. Bertin, J. Baisquet, etc.

## Maison du livre belge

12, RUE DES COLONIES, 12, BRUXELLES  
Téléphone 12.46.58 — C.C.P. 1083.92

PLISNIER

## L'Enfant aux Stigmates

Roman

PRIX : 15 FRANCS

INSTALLEZ LA T.S.F. CHEZ VOUS  
A PEU DE FRANCS...

La Maison E. VN GUTSEM  
96, av. Maréchal Foch Téléphone 15.28.94

Spécialiste de l'installation et de la vente des appareils de

## T. S. F.

vous invite à lui rendre visite et vous recommande spécialement une appareil américain de premier ordre

LE SUPERHETERODYNE

Stewart Warner

Demandez une démonstration gratuite

FACILITES DE PAYEMENTS

que l'auteur ne s'en tiendra pas exclusivement à l'analyse négative de passions humaines, et que, demain, il embrassera de plus vastes problèmes, à la fois plus simples et plus complexes que ceux qu'il développe, avec un énorme talent, dans le « Visionnaire », où l'on rencontre maintes fois un tempérament révolté, voire révolutionnaire.

SADI DE GORTER.

THÉÂTRE

## La machine infernale

de Jean Cocteau

Jean Cocteau a écrit une magnifique pièce.

Louis Jouvet l'a mise en scène. Bérard a fait les décors et les costumes.

Marthe Régnier, L. Bogaert, P. Renoir, J.-P. Ainnout, R. Le Vigan la jouent.

C'est une « pièce-bombe » qui asséna sur les nuques du Tout-Paris des générations un coup d'enthousiasme.

Voilà du Théâtre... Le Théâtre... Conçu, pesé, organisé, brossé, poli. Pas de bavures : une netteté de statue grecque, une compréhension scénique remarquable et, ce qui ne gêne rien, une de ces inventions poétiques dont, seul, Cocteau a le secret.

Le titre : « La Machine infernale ». Ce-la vous donne de suite une idée d'explosion et de sang. Complot — mais complot élaboré méticuleusement par les dieux eux-mêmes pour accablant un humain. C'est tout simplement le vieux drame d'Œdipe, le combat inégal de l'homme contre la volonté des oracles, les efforts et les désespoirs contre les rêts de la fatalité, le scorpion enroulé dans le cercle de feu.

Jean Cocteau a émaillé son texte de familiarités qui rendent plus tragique et plus proche de nous l'action de cet antique drame. Jocaste, veuve de Laius, d'origine étrangère, a un fort accent slave. Elle appelle « Zizi » cet aveugle bavard qu'est l'augure Tirésias. Les soldats de garde sur les remparts parlent comme les sentinelles de nos bastions.

La partie la plus étonnante est l'acte du Sphinx. Dans un décor de ruine, le Sphinx et Anubis, le chien divin d'Égypte attendent les jeunes gens. Ceux-là parlent le langage des dieux. Le Sphinx est une belle fille qui en a assez de jouer au monstre. Mais Anubis veille sur la bonne réputation de la légende. Paraît Œdipe. Elle a pitié et, de plus, tombe amoureuse de ce beau garçon. Et l'on voit alors la jeune fille, déçue de l'arrivisme d'Œdipe, se transformer en Sphinx et faire une sorte de répétition générale du terrible mystère. Elle lui explique l'Enigme. Elle voudrait bien le laisser partir et arrêter là ses offices, mais Anubis l'oblige à respecter le programme de la tradition. Alors, lentement, elle pose au jeune homme la devinette expliquée par elle tout à l'heure. Œdipe donne la solution avec désinvolture et le Sphinx meurt d'amour.

Mlle L. Bogaert, dans le rôle du Sphinx, et Le Vigan, dans celui d'Anubis, sont extraordinaires. Celui-ci, serré dans un maillot noir et coiffé d'une tête de chien-loup, a des attitudes félines et hiératiques qui réalisent magnifiquement l'idée que l'on se fait du fils d'Osiris.

Renoir est un Tirésias plein de sagesse et de pessimisme, il semble avoir vraiment percé les secrets terribles des dieux.

Jouvet a réglé la mise en scène de main de maître et Bérard a conçu des décors et des costumes remarquables.

LABISSE.

## Récital de poésie

Le vendredi 20 avril, à 20 h. 30, à la Salle de musique de chambre du Palais des Beaux-Arts, Mlle Suzanne Bia donnera un récital de poésie. On y entendra des extraits poétiques de J.-D. Du Bellay, La Fontaine, Musky, Baudelaire, Nadaud, Paul Claudel, Jules Supervielle, F. Guarnier, Paul Verlaine, O.-J. Périer, J.-F. Clair, Paul Valéry, Jules Laforgue, Paul Fort, Lucien François, F. Tristan Remy et André Gide.

Location au Palais des Beaux-Arts ou avenue Louise 409. Places à 10, 15 et 25 francs.

lyse rétrospective. Tout au contraire, c'est un assemblage d'anciens articles parus pour la plupart à la N. R. F., ou à l'Attheum de Londres, et dont les plus anciens sont datés, je crois, 1919, et le plus récent 1932.

Quoiqu'en pense André Lhote, sa pensée a rencontré en Belgique un excellent accueil et je connais de nombreux artistes qui suivent avec beaucoup d'intérêt les chroniques mensuelles de la N. R. F.

Les articles réunis dans cet ouvrage ont presque toujours comme point de départ une exposition « une exposition Matisse », « une exposition Gauguin », « l'exposition Cézanne au Théâtre Pigalle », « Sur l'exposition Braque-Picasso »... parfois la publication d'un ouvrage : « A propos des lettres de Gauguin à Monfried », « A propos de « l'art cubiste » par Guillaume Jonneau », etc.

Mais ce prétexte, choisi cependant avec art, n'est rien, comparé à ce que l'auteur parvient à en extraire. Quels sont les articles, et surtout les arti-

cles sur des expositions d'art qui pourraient, sans vieillir, sans rien perdre de leur vie, être réunis en volume. Non seulement les articles de Lhote n'ont rien perdu. Je dirai même qu'ils ont gagné en vieillissant.

Ce qui pouvait, dans notre enthousiasme jeune et violent, nous paraître « prudent » ou trop raisonnable, est aujourd'hui la seule façon de juger.

Deux cas semblent passionner particulièrement André Lhote : Cézanne et Ingres. C'est que ces cas sont proches de son propre cas et qu'en paraissant parler de d'eux, c'est son propre cœur que Lhote nous ouvre, c'est sa vie consacrée à un art sensible et intelligent qu'il étale devant nous.

Cette nature qu'on voudrait tant respecter, voici qu'on lui fait violence à force de ferveur! Il arrive un moment, passionnant entre tous, où comparant le nouveau visage qu'ont revêtu les objets magnifiés par l'impression que nous avons d'eux, avec la figure que la perception réfléchie leur assigne, on de-

meure saisi, anxieux, ne sachant qui l'on doit croire, de son cœur ou de sa raison ».

Peut-on mieux poser le problème?

« La peinture, le cœur et l'esprit » est un ouvrage qui devrait se trouver entre les mains de tous ceux pour qui la peinture n'est pas pur instinct.

La plaquette de Georges Marlier a un objectif limité mais réel, pour nous, n'a pas moins d'intérêt : Dresser le bilan de l'expressionnisme flamand.

En trente pages, ce ne pouvait être qu'un résumé, mais Marlier a participé d'une façon active à la vie de cette école d'art et son résumé pourra toujours servir de plan à un plus important ouvrage que lui demandera, un jour, j'espère, un éditeur avisé.

Il y a, et surtout à l'étranger, des interprétations tellement diverses du terme « expressionnisme » qu'il n'était pas mauvais que fut situé en quelques lignes « l'expressionnisme flamand ». Georges Marlier, avec

beaucoup de clarté et un sens de la mesure que nous lui avons reconnu depuis longtemps, nous en donne dans son ouvrage une fort bonne définition et un bref historique.

Il rend hommage à la revue *Sélection* et à ses directeurs, mais signale, avec beaucoup de tact d'ailleurs, les griefs qu'on peut adresser à ces derniers.

Il y avait peut-être plus encore à dire en ce sens, mais la place faisait défaut probablement à Georges Marlier pour parler plus longuement de la création artificielle du surréalisme pictural de plusieurs peintres belges.

Les quelques lignes consacrées à la jeune génération sont, elles aussi, justes mais insuffisantes. C'est une preuve de plus de la richesse de ce petit livre, car il est rare de rencontrer un ouvrage traitant d'esthétique qui paraisse trop court et qu'on souhaiterait voir développé par son auteur.

Jean MILO.

# Le Cinéma condamné

PAR GASTON DERYCKE

« Le cinématographe, machine aveugle — écrivait René Clair (1) — ne peut être conduit vers son meilleur destin que par l'esprit. S'il s'y refuse, s'il doit continuer à n'être qu'une spéculation commerciale, l'esclave de quelques trusts, et la plus puissante entreprise d'abâtissement des routes, il périra. »

Pour moi, si le cinématographe déçoit à ce point les espoirs que tant d'hommes ont placés en lui, c'est sans regret que je verrai s'éteindre sa lumière.

Ces lignes, écrites en 1927, il me semble y entendre déjà comme un prélude à ce qu'aujourd'hui nous sommes bien forcés de reconnaître comme une inéluctable nécessité — à savoir : la condamnation, dans un délai plus ou moins court, et peut-être même sous nos yeux, d'un mode d'expression dans lequel nous avons mis, et, j'ose le dire, non sans motifs, un espoir qui n'aura été ni tout à fait exaucé, ni tout à fait déçu.

1927. C'est encore le temps du muet, celui où l'ignorance du destin du « septième art (comme on disait alors) permet toutes les perspectives, et les plus souriantes... Et cependant, certains déjà expriment une crainte que l'avenir et ses nécessités matérielles les forcera souvent à taire par la suite.

« Cet art — écrit encore Clair, — qui le premier a dû s'appuyer sur l'argent périra par l'argent, s'il ne se déprend pas de son tyrannique protecteur... » Et ailleurs, cette phrase qui, sous mes yeux, prend couleur de prophétie : « L'industrialisation peut, demain, détruire tous les espoirs qu'avait fait naître en nous la découverte du monde des images. Il suffirait d'une invention bien exploitée par des commerçants habiles et bien accueillie par le mauvais goût du public... par exemple celle du cinéma parlant, grâce à laquelle le cinéma deviendrait un pauvre théâtre — le théâtre du pauvre... »

Nous verrons plus loin dans quelle mesure cette évolution était nécessaire, quasi fatale, dans quelle mesure, de même, est aujourd'hui inévitable la condamnation de ce qu'on a nommé le « septième art », — voyons pour l'instant quels sont les facteurs qui l'ont régies, et dans quelles conditions elle s'est effectuée.

Depuis dix ans qu'il est entré officiellement et avec éclat dans le domaine public, le cinéma se débat sans discontinuer, aux prises avec l'argent, les producteurs, les auteurs de film, avec le public, avec lui-même.

Depuis dix ans l'on parle du cinéma, il a ses critiques, ses théoriciens, ses contempteurs.

Depuis dix ans, il laisse échapper automatiquement les plus belles occasions qui lui sont données de DEVENIR lui-même, il piétine, et il meurt.

Comment et pourquoi, c'est ce que je voudrais tenter de vous montrer.

OOO

Et tout d'abord, revenons à cette vieille querelle du muet et du parlant.

Et disons tout de suite que, pour nous, le cinéma qui, muet, parlait un langage extraordinairement émouvant, s'est tu, depuis qu'il parle. Et ceci n'est pas qu'un paradoxe...

Muet, le cinéma s'adressait à l'esprit directement, par la seule voie du regard, qui est le sens de l'esprit par excellence. Le film silencieux, c'était en quelque sorte un livre vivant, un livre dont les éléments auraient été doués d'un caractère de réalité dont ils sont privés dans le livre imprimé. Car si le lecteur domine le livre qu'il lit, s'il donne à ses personnages le visage de son propre rêve et situe à son gré leur existence dans l'espace, le spectateur, lui, est soumis aux images qui vivent devant ses yeux, et auxquelles leur autonomie confère un caractère nouveau de nécessité quasi inéluctable.

Or, en devenant parlant, le cinéma renonce à cette autonomie spirituelle. Muettes, ses images participaient directement de la vie de l'esprit. Sonores et parlantes, elles demandent à prendre place dans l'espace et dans le temps, et ainsi se crée, entre l'écran sonore et nous, un invisible abîme matériel.

Sans doute ne manquera-t-on pas de citer l'exemple du théâtre.

Mais il se fait que je ne suis pas certain du tout qu'en devenant parlant le cinéma se soit rapproché du théâtre.

Au théâtre, en effet, l'auteur et les acteurs bénéficient d'un parti-pris : nous savons dès l'abord que le monde où nous entrons à leur suite est irréel, que l'aventure qu'ils vivent est l'image de la nôtre, sans doute (puisqu'ils sont, comme nous, des êtres de chair et d'esprit), mais en quelque sorte de la nôtre VUE DE L'INTERIEUR (2). D'où l'indigence essentielle

(1) Dans un court essai intitulé « Le Cinéma contre l'Esprit », où son auteur fait preuve d'une lucidité critique à laquelle il semble avoir renoncé depuis, tout au moins en ce qui concerne ses propres films.

(2) Le théâtre est la réflexion active de l'homme sur lui-même (Novalis.)

du théâtre réaliste ou naturaliste, au sens étroit de ces termes.

Le cinéma, lui, n'est pas cette interprétation poétique d'une réalité préexistante. Nous attendons de lui, au contraire, qu'il se contente d'être la transcription de cette réalité. Et, où il dépasse en puissance de persuasion le texte écrit, c'est dans le fait que celui-ci reste toujours une construction de l'esprit, alors que le film (même lorsqu'il a pour objet une réalité purement abstraite) est la transcription objective, et admirablement impartiale.

D'où la misère du cinéma dit « esthétique » et de ces films d'avant-garde où, soucieux d'abord d'imposer à une réalité toute la grandeur leur échappait la pauvre fantaisie de leur imagination, nous avons vu les cinéastes aboutir aux élucubrations les plus oiseuses et les plus vaines.

Mais tout ceci peut paraître bien complexe.

Je me résumerai d'un mot, en disant que, de muet qu'il était, en devenant parlant le cinéma a renoncé au possible pour le nécessaire, à l'inconditionné pour le conditionné, au royaume magique du rêve et de l'arbitraire pour les cadres étroits du réel et de la logique formelle.

OOO

Et ceci nous amène à nous poser une seconde question, à savoir : pourquoi le cinéma est-il devenu parlant ?

Je me rends parfaitement compte combien cette question peut paraître absurde.

Elle l'est peut-être moins qu'il ne semble à première vue.

C'est en reconnaissance même de son importance qu'en 1929, dans une étude intitulée « Grandeur et décadence du cinéma » et parue dans la revue « Bifur », Benjamin Fondane écrivait :

« Il nous faut comprendre que le cinéma est un art industriel, LE PREMIER, qu'il est né sous le signe mystique de ce qu'on appelle bien maintenant le progrès mécanique, et que dans l'intention de ceux qui lui ont donné naissance, il ne diffère pas beaucoup de la conception qu'on se fait généralement de l'automobile ou de l'avion. »

Si le poète écrit parce que la richesse du langage peut seule exprimer la multiplicité de sa vision, si le peintre traduit en images celle de son univers intérieur, l'homme de cinéma, neuf fois sur dix, ignore la signification profonde des images animées. S'il fait des films, comme il ferait des meubles ou des objets hygiéniques, c'est qu'il a entre les mains une machine : la camera, et que les produits de cette machine ont une valeur marchande.

Or, qui dit valeur marchande dit concurrence, trafic, nécessité d'une plus-value c'est-à-dire de perfectionnements matériels incessants de l'objet produit.

Et c'est ainsi qu'à l'image animée l'on tentera successivement d'ajouter la parole, puis la couleur et le relief, en spéculant toujours sur l'attrait publicitaire de ces éléments nouveaux.

Lorsque la camera a filmé dix fois, cent fois la même intrigue amoureuse, la curiosité se lasse. Cette histoire, faites-la parler : elle peut à nouveau servir.

Mais ces hommes de cinéma, qui, n'ayant rien à dire, s'efforcent de trouver chaque jour une façon plus parfaite de le répéter, ce qu'ils ne comprendront jamais, c'est que le cinéma n'était pas plus une machine qu'un art autonome, comme le théâtre ou la littérature dans leur acception la plus courante — c'est-à-dire un art où la carence du contenu pouvait être rachetée par la perfection des moyens d'expression.

L'image animée était un MOYEN, non un BUT, et tout est là.

Si le tableau ou le texte écrit représentent une fin en soi, l'image cinématographique, elle, n'est que le véhicule d'une PENSÉE EN MOUVEMENT.

Et il faudrait reconnaître, une fois pour toutes, que des éléments tels que la perfection technique et la richesse des moyens (son, couleur ou relief) n'ont pas plus d'importance pour un film que n'en ont le papier d'un livre, le bois d'un violon ou la toile d'un tableau. Cela, pas mal de films l'ont prouvé, depuis l'« Age d'Or » (où une technique volontairement simpliste soulignait la grandeur de son objet) jusqu'à ces films de la plus récente production soviétique, où la perfection de la forme ne parvient que par miracle à dissimuler l'indigence du fond.

La querelle n'est pas neuve, et sans doute serait-il oiseux de s'y attarder...

De muet qu'il était, le cinéma est devenu parlant.

Ce faisant, il a perdu ce bien précieux que perd le mouvement en devenant — pour parler le langage du philosophe — « matière qui se meut », à savoir cette absence de pesanteur qui était peut-être la liberté même.

Nous avons vu que le premier responsable de cette métamorphose est la loi féroce et aveugle du progrès.

Examinons maintenant, si vous le vou-

lez, ses résultats concrets, et les conclusions qu'ils nous proposent.

OOO

Ce n'est pas par hasard que j'ai choisi pour tenter le procès du « septième art », le moment où nous sommes.

Hier encore, on pouvait parler de confiance. Le parlant, à ses débuts, permettait tous les espoirs, et des films tels que, pour les prendre dans des domaines très différents, « Scarface », « Je suis un évadé », « L'Opéra de quat'sous », « Hal-lélujah », titres cent fois cités, et ce prodigieux « Age d'Or », avaient aisément raison de nos doutes et de nos hésitations.

Hier encore, nous parlions de « l'avenir » du cinéma, parce que cela était nécessaire pour justifier tout ce que nous attendions de lui, tout ce qu'il promettait de nous donner — tout ce que, probablement, il ne nous donnera jamais.

Cet espoir, qui ne demandait qu'à vivre, nous l'avons mis tour à tour dans le cinéma soviétique, dans le cinéma américain, enfin dans quelques individus isolés, un Bunuel, un Vigo, un Stroheim ou un Pabst, responsables de quelques tentatives sans lendemain... (Ne parlons pas du cinéma allemand, essentiellement national, commercial et, aujourd'hui, fasciste, — ni du cinéma français, qui fut, est et restera toujours un monument de mauvais goût et d'incompréhension quasi géniale.)

Or, il s'avère aujourd'hui, avec une triste évidence, que nous nous trompions. Le cinéma américain, s'il est le seul à ne nous avoir pas encore entièrement déçus, s'il est le seul à témoigner de cette objectivité que nous réclamions tout à l'heure, et à produire des œuvres dont le rythme, la structure et la vitalité compensent dans une certaine mesure l'indigence du fond, nous nous demandons aujourd'hui si ces révélations : la révolte anarchique de « Scarface » ou de « Je suis un évadé », la grandeur émouvante d'« Arrowsmith » ou de « Back Street », ce n'est pas au hasard que nous les devons.

Si, souvent, le film d'outre-Atlantique est l'image magique de la vie vivante, nous déplorons que ce soit, le plus souvent, d'une vie primaire et privée de cette densité essentielle qui faisait d'elle, dans les films dont je vous citais les titres, la « vraie vie » dont parle Rimbaud.

Quant à ceux de qui nous voulions attendre encore quelque chose, nous savons qu'eux-mêmes ont aujourd'hui perdu ou abandonné la partie.

Bâillonés, tués par les nécessités commerciales de la production, il leur reste à choisir entre le silence, ou la soumission absolue à la stupidité triomphante des producteurs et de la foule.

Stroheim, l'admirable Harry Langdon se sont tus. Sternberg et Pabst ont renoncé à leur indépendance.

Pour eux comme pour beaucoup d'autres, il ne sert à rien de lutter. Aujourd'hui les producteurs, demain l'Etat, demain comme aujourd'hui (et comme toujours) la bêtise sans remède des foules réduiront à néant les seules tentatives valables de l'esprit en faveur de sa propre libération des chaînes extérieures.

Et, au risque d'encourir une nouvelle fois le reproche (que m'adressait J.-B. Brunius) d'illustrer un certain « capitalisme de l'esprit », je voudrais insister — l'occasion est vraiment trop belle — sur le conflit auquel peut en fin de compte se ramener tout le débat, conflit mettant aux prises avec la nécessité spirituelle, qui est de l'individu, une nécessité sociale, chaque jour grandissante.

Le cas du cinéma me semble à merveille illustrer ce conflit, opposant aux pressantes exigences de l'esprit, incarné dans la personnalité d'UN individu, celles, non moins pressantes, du groupe social.

« Le conflit existe entre l'esprit créateur et les moyens matériels qui peuvent lui permettre de réaliser ses créations — écrit encore René Clair (3). Que ces moyens matériels lui soient fournis par le capitalisme privé ou par ce que l'on nomme imparfaitement le capitalisme d'Etat, cela n'atténue pas sa violence, et je ne crois pas que la liberté artistique gagne grand-chose au change. »

Conflit plus grave qu'il ne paraît, pour celui qui le vit. De trop nombreuses discussions nous en donnent la preuve, — et notamment celle engagée aujourd'hui autour du cinéma soviétique, et sur laquelle on me permettra de ne plus revenir.

OOO

« Je me demande parfois, écrivait naguère Robert Poulet, si le problème esthétique que je pose le cinéma vaut la peine d'être résolu. Il est possible que l'ère du film soit brève et sans retour : le temps d'y réfléchir, d'en étudier les conditions, d'en rechercher la beauté propre, peut-être aura-t-il disparu (4). »

Cette condamnation du cinéma ne fait

(3) Op. cit.

(4) « Sang Nouveau », 1933.

## THEATRE

AUX GALERIES

Le Métier d'Amant;  
L'Homicide.

Le Métier d'Amant, s'il faut en croire Edmond Sée, est un fichu métier. L'auteur nous raconte, au cours d'un acte qui n'en finit plus, le mésaventure d'une jeune architecte dont la maîtresse entrave la carrière. C'est ennuyeux à mourir. A chaque scène, on pousse son voisin du coude et on lui dit : « Tu vas voir, il aura la commande, non, il ne l'aura pas. Si, tout de même, elle sera pour lui. » On prévoit tout — sauf la fin, qui se fait attendre.

Et la pièce était signée Edmond Sée (vous savez, le très grand critique parisien). Je voudrais bien savoir ce qu'il a écrit à propos du Métier d'Amant.

Enfin, voici L'Homicide, de Léon Ruth. Notre compatriote (comme dirait la Nation Belge), nous a donné, voici cinq ans, au Résidence-Théâtre, deux pièces qui n'étaient point banales : C'est jeune et Tennis. En ce temps-là, il se contentait d'être spirituel, léger, charmant. Il veut aujourd'hui nous transporter vers les sommets de la comédie dramatique. Notez qu'il y arrive — mais en trébuchant assez souvent. Ah! quel beau sujet de roman que L'Homicide! Mais, sur la scène, le drame qui se joue dans le cœur et la chair des personnages doit forcément se découvrir par le procédé du dialogue. Et cela n'est pas sans danger. Il en résulte un manque de naturel au cours de certaines scènes.

Les personnages sont tous très humains. Le père : un petit homme étroit, médiocre, qui ne comprend rien aux passions qui détruisent son foyer sous ses yeux. La mère : épouse déguée par l'amour, et qui chérit, avec la maladresse d'une vieille maîtresse, l'un de ses grands fils que cet amour trop encombrant gêne et ennue. L'autre garçon : dans sa quiète province, il a cru qu'il pourrait vivre en marge de la vie, près de sa mère déguée par ce cadet qui l'obsède. Mais une jeune cousine survient, blonde, désirable, et voici que l'incendie brûle les cœurs et ravage la famille. Le suicide de l'amoureux, éconduit au profit de son frère, jette brusquement de la stupeur dans l'âme des vivants. On ne voit plus très clair dans leurs sentiments contradictoires. Et le rideau tombe sur l'imprécision des personnages.

Un premier acte excellent. Un deuxième qui se gâte par un suicide (ce qui est toujours un peu ridicule au point de vue scénique). Un troisième acte flottant, dont l'action et les revirements sont forcément précipités et qui laissent les spectateurs instatisfait.

Marcel DEHAYE.

## MUSIQUE

CONCERTS ET RECITALS.

Au Concert Guller, Mlle Paulette Aronstein a donné un très intéressant récital de piano. Le programme comprenait des œuvres des principaux compositeurs européens de manière à apposer en quelques raccourcis, les caractères des différentes écoles nationales. Après avoir exécuté avec une belle conscience et un charme certain des œuvres anciennes, elle interpréta la « Toccata » de Jongen, une « Mazurka » du Polonais Tansman et des compositions espagnoles d'Albeniz. On a réentendu avec plaisir la « Forlone » de Chausson.

Aux compositeurs belges, l'intérêt se concentra tout spécialement sur deux « Trios », l'un de Maurice Schoemaker, l'autre de Francis de Bourguignon. Œuvres de conception et d'esprit très différents, toutes deux défendues par Mlle Piménidès, M. De Nocker et M. de Bourguignon. Dans le Trio de Schoemaker, la partie de violon fut jouée de façon nettement insuffisante, ce qui faussa l'équilibre de cette composition d'un auteur sincère et probe, qui a à son actif des pages de la plus haute valeur musicale. Le Trio de Francis de Bourguignon, d'un charme évident, fut enlevé avec beaucoup de fougue et plus d'équilibre.

Au Conservatoire, M. Defauw a dirigé dans un style digne de lui, la « Création » de Haydn, chant naïf et spontané exaltant les charmes de la nature. Une bonne interprétation avec, en solistes, Mmes Ritter-Ciampi et Lenssens, MM. Huberty, Jouatte et Alain.

J. WETERINGS.

STUDIO  
du Palais des Beaux-Arts

DOROTHEA WIECK  
HERTHA THIELE

les célèbres vedettes de

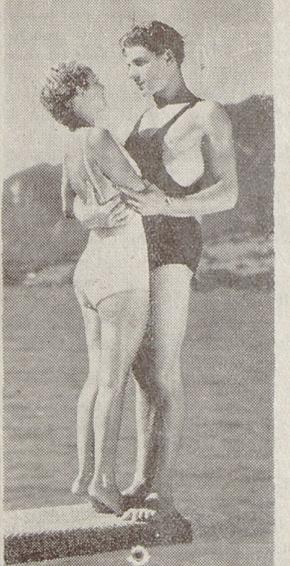
« JEUNES FILLES EN UNIFORME »

dans

ANNA et  
ELISABETH

## CINEMA

MÉTROPOLE



«Le Lac aux Dames»

Le film que vous irez voir

## CINEMA

La revue des films

L'Homme invisible, de James Whale.

Une réussite parfaite dans le truquage. Cela laisse assez loin en arrière les autres tentatives du genre, et jusqu'au Dr Jekyll et M. Hyde. Et puis, James Whale, dont le talent vaut bien celui, frelaté, de M. Mamoulian, a une bonne humeur et une intelligence des choses cinématographiques qui nous le rend un peu plus sympathique que le trop adroit réalisateur du Dr. Jekyll.

Le talent des interprètes (visibles ou invisibles), et surtout la poésie fantastique de cette histoire, nous invitent à ne pas lui marchander notre adhésion.

Lac aux Dames, de Marc Allégret.

Il y a le scénario, tiré du roman de Vicki Baum, qui est humain et simple, sans fadeur.

Il y a la photo de Kruger, qui est parfaite.

Il y a le personnage extraordinaire de Puck, et son interprète, l'admirable Simone Simon. Il y a aussi Ila Meery qui est piquante. Il y a la scène entre Eric et Puck dans la grange.

Et tout cela nous fait pardonner les maladrotes de Marc Allégret, le jeu de Jean-Pierre Aranont, et un certain laissez-aller qui gâche pas mal de choses.

Madame Bovary, de Jean Renoir.

Jean Renoir, qui est sans aucun doute le meilleur (pour ne pas dire le seul) réalisateur français de l'heure présente, a fait tout ce qu'il a pu pour rendre vivante cette adaptation du roman de Flaubert. Il n'a pas réussi à la sauver d'un statisme parfois gênant. Aussi bien, reconnaissons qu'il y avait là matière bien ingrate pour un film.

La mise en scène, le dialogue sont sans défaut, et les interprètes : Pierre Renoir et Valentine Tessier, parfaits.

Encore un beau « morceau classique ».

SPECTATOR.

Jeudi 19 Avril, à 20 h. 30  
Salle des HUIT HEURES  
PLACE FONTAINAS, BRUXELLES

Deuxième projection du Film de  
Joris IVENS et Henri STORCK

Misère au Borinage

(présenté au « Club de l'Écran »  
sous le titre : « BORINAGE ».)

Prologue  
par le Théâtre Prolétarien

Prix d'entrée : 5 fr. - Chômeurs : 2 fr.  
Des places réservées à 10 fr. en location  
à la Librairie Henriques, 13, rue d'Edimbourg. - Tél. 11.47.64.

Séance organisée par « E.P.I. » (Éducation par l'Image), rue Marie-Henriette, 90, Bruxelles.

## L'HOMME INVISIBLE



C'EST UN FILM :

«UNIVERSAL»

# le ROUGE et le NOIR

Séance du 11 avril

## Faut-il interdire le port des uniformes ?

Peu d'orateurs, ce soir, à la Tribune Libre ! Nous espérons trouver représentées, ici, au moins toutes les organisations politiques de gauche menacées par le projet de loi. Il paraît que le vote sur ce projet ne se fera plus au cours de cette session parlementaire et qu'il est trop tôt pour entamer une action de protestation... C'est du moins ce qu'a répondu le secrétaire d'une des organisations invitées, Peut-être a-t-il raison, mais si nous en croyons les dernières expériences faites ailleurs qu'en Belgique, nous pouvons croire qu'il se trompe. Walter Dauge, grippé, a dû décliner au dernier moment, n'étant pas en état de prendre la parole. Heureusement, nous avons War Van Overstraeten qui représente la LIGUE INTERNATIONALE SOCIALISTE ANTIGUERRE qui, au même titre que les autres organisations, se trouve visée par la loi de M. Janson.

War Van Overstraeten indiquera fort bien combien ce projet de loi sur le port des uniformes par les organisations politiques s'imbrique dans toute la politique de réaction poursuivie par le gouvernement. C'est une des nombreuses mesures prises par la bourgeoisie et qui tendent autant au désarmement moral que pratique de la classe ouvrière et des organisations révolutionnaires. Sans doute, des associations fascistes, tels les « Dinassos » ou la « Légion Nationale », sont également touchées par la loi proposée, mais il convient d'envisager non seulement la partialité avec laquelle la loi sera appliquée, mais encore le fait que ces petits groupements ne sont que l'avant-garde du fascisme et que la réaction conserve intacte la totalité de ses forces qui se recrutent tant dans les associations d'anciens combattants que dans les groupements de classes moyennes et les syndicats chrétiens. C'est pourquoi Van Overstraeten craint beaucoup plus des groupements tels les « Fraternelles », qui à maintes reprises ont manifesté leurs

vellités fascistes. En passant, il parlera de l'étrange mentalité de certains de ces anciens combattants qui n'ont pas encore compris quel rôle de victimes on leur a fait jouer dans la dernière guerre et qui, grisés par un chauvinisme savamment entretenu, se rangent en toute occasion du côté de la réaction. Triste besogne accomplie là par des gens qui devraient être les premiers à exiger des comptes — qui ne s'expriment pas sous forme de pensions et d'indemnités — et à exiger du gouvernement une politique excluant la guerre.

L'orateur profitera de cette occasion pour parler des événements de samedi et dimanche derniers, au cours desquels le sang ouvrier a coulé à Anvers comme à Bruxelles.

C'est de ces pénibles incidents que nous parlera De Tollenaere, délégué par le Secours Rouge International. Il a assisté aux manifestations qui se sont déroulées autour du local de la Légion Nationale, il a vu le légionnaire se précipiter couteau en main sur la victime qu'il a aidé à transporter à l'hôpital. Aussi ne manque-t-il pas de stigmatiser l'attitude de la justice qui laisse le meurtrier en liberté. Si notre camarade n'était pas agonisant, s'écrie-t-il, vous verriez que c'est encore lui qu'on inculperait... Il rappelle également qu'on a trouvé des fusils dans la maison de la Légion Nationale et que sur une question posée par un journaliste il fut répondu que l'autorisation de détenir des armes avait été accordée par M. Devèze.

De Tollenaere termine sur un appel pour que les manifestations qu'organise le S. R. I. en vue de protester contre les crimes des fascistes belges soient suivies par les masses ouvrières et par tous les révolutionnaires qui marqueront ainsi leur volonté de ne point se laisser soumettre au fascisme.

Au cours du débat public animé qui suivit ces deux exposés, une intervention

de Nicolas Lazarevitch, le militant syndicaliste, fut particulièrement bien accueillie. Il confessa sa répugnance pour n'importe quel uniforme, mais ajouta aussitôt que dès qu'on prétendait en interdire le port, c'est avec enthousiasme qu'il met-

trait la chemise bleue et la cravate rouge. C'est d'ailleurs ce qu'il conseille de faire au public du « Rouge et Noir », qui semble goûter particulièrement cette invitation...

### La Semaine Sainte à Anvers

## “Parsifal,, et “La Passion selon St-Mathieu,,

Chaque année, j'attends avec impatience le vendredi et le samedi saints. Ceux-ci ne nous ramènent-ils pas *Parsifal* et la *Passion selon Saint-Mathieu* ?

L'exécution de *Parsifal* promettait d'être magnifique. Weingartner conduit l'orchestre et le public dès l'ouverture. Toute la tradition insufflée en lui par Wagner lui-même guidait le vieux maître.

Hélas ! pourquoi n'ai-je emporté de cette représentation qu'une impression de ridicule ?... René Maison se fit excuser au dernier moment et un tenor allemand le remplaça au pied levé ; il ignorait tout de son rôle et des silences saugrenus succédèrent à des récitaifs dialogués avec le souffleur ! L'admirable Anny Helm sauva la situation sans parvenir à sauver la soirée. Elle ne put non plus se montrer dans sa véritable grandeur.

Certes, le théâtre a sur le cinéma l'avantage de la vie et de l'imprévu... mais l'opéra doit prendre garde car, toujours, il coudoie le ridicule. Il emprunte des scènes à la vie pour se sauver de la monotonie, mais il est trop éloigné pour pouvoir la reconstituer. Seul un génie tel que Wagner peut créer des opéras qui sont des chefs-d'œuvre... à condition d'être soutenus par les interprètes auxquels on demande, non seulement d'avoir

une belle voix, mais encore d'être de bons acteurs... et d'être beaux !

Nous ne pouvons en vouloir au chanteur allemand qui abîma une soirée dont nous attendions beaucoup... Il est difficile de découvrir un bon Parsifal au dernier moment, le jour où cette œuvre se donne dans le monde entier. Je voudrais seulement constater la curieuse coïncidence qui enroue toujours subitement René Maison lorsqu'il doit se produire à Anvers.

...Mais je crois n'avoir déjà consacré que trop de temps à une soirée ratée !

\*\*\*

La *Passion selon Saint-Mathieu* fut, au contraire, très bien exécutée. De Vocht comprend Bach et parvient quelquefois à rendre la beauté surhumaine de ses œuvres. Le baryton Ravelli qui chanta le rôle du Christ, fut, comme toujours, merveilleux. Il rend avec une telle intensité la poignante tragédie vécue par Jésus que l'on a parfois envie de lui crier : « Assez ! Assez ! Tu nous fais mal ! »

La chorale Cecilia est excellente et la plus belle œuvre de tous les temps fut exécutée presque aussi bien qu'elle mérite de l'être.

YVONNE JEAN.



**Spa**

Pour les crises moyennes et légères du foie, l'Eau de la Source de la Reine, exploitée par Spa-Monopole, est toute indiquée.

## Tribune libre de Bruxelles LE ROUGE ET LE NOIR

avec le concours du Club du Faubourg et affiliée à la Fédération internationale des Tribunes libres

### En la salle des Huit Heures

11, place Fontainas. Prix d'entrée : 4 francs. Chaque mercredi, à 20 h. 30 précises. — Ouverture à 20 heures

Toutes les séances sont publiques. Une enceinte spéciale est réservée aux abonnés. L'abonnement est personnel. Il donne accès à toutes les séances. La saison 1933-1934 prend fin au mois de juillet. Le prix de l'abonnement jusqu'à la fin de la saison 1933-1934 est de 20 fr. s'abonne en versant la somme au C.C.P. 1713,61 (P. Fontaine, Brux.)

### CE SOIR

Mercredi 18 avril, à 20 h. 30 :

Mme Isabelle BLUME

Secrétaire du Comité national des femmes socialistes ouvrira le débat sur ce sujet :

### La

## Maternité consciente Pour et contre la limitation des naissances

La surpopulation est-elle une des causes de la crise mondiale ? Le contrôle des naissances apporterait-il un remède ?

Le problème de la maternité consciente. L'eugénisme et le mariage parfait. Le droit à l'avortement.

Morale chrétienne et morale rationnelle.

Orateurs inscrits :

Mme Isabelle BLUME ;

MM. Léo CAMPION ;

Rodolphe LANGBANK ;

Sont également conviés : MM. Geert Grub, Dr. P. Hennebert et Dr. Imiantoff.

Mercredi 25 avril, à 20 h. 30 :

Débat-spectacle avec le concours des Renaudins

Mmes J. COLLINET, E. DUTRIEUX, L. GRAY, M. M. HERDIES, F. MICHEL, S. PETREL, G. ROLAND, S. SANDER, A. THIRY.

MM. F. ABS, Ch. BISTEAU, E. CHALEUX, J. HENDRICKX, G. HUNNINCK, A. MARDAGA, J. P. REUTER, J. RUYMEN, H. SCHONAU, F. SQUINQUEL, M. WERY. sous la direction de Mme RENAUD-THEVENET

## La poésie et le public Mission de l'interprète

La poésie est-elle accessible aux foules ? Est-elle faite pour être lue ou entendue ? Les interprètes trahissent-ils le poète ? Le chanteur parle-t-il la poésie ? Le récitant fait-il œuvre de création ? L'action de Mme Madeleine Renaud et des Renaudins.

Le débat sera ouvert par

M. Charles PLISNIER, homme de lettres.

RECITATIONS ET CHŒURS PARLES

par LES RENAUDINS :

1. FUNERAILLES, de Pierre Bourgeois ;
2. DELUGE, de Charles Plisnier.

Orateurs convoqués :

MM. J. Bauchan, Georges Bohy, Pierre Bourgeois, Pierre Brachet, Pierre Daye, Jean Drapier, Adrien Mayer, Piette, Fernand Rigot.

Mercredi 2 mai, à 20 h. 30 :

Débat public sur

LA CENSURE EN BELGIQUE

(Programme détaillé au prochain numéro).

Pour suivre, des débats sur :

Faut-il s'enrôler dans un parti ? Lequel ?

Pour ou contre la chasteté ?

Le front unique de gauche est-il réalisable ?

## Le Rouge et le Noir

Hebdomadaire - littéraire, artistique, politique, social Ni enchaîné — ni déchaîné — éclairé — libre — tolérant

L'Organe des générations montantes

### CONTRE...

une presse marchande et vendue... une politique à la petite semaine... une littérature de salon et d'académie... l'abêtissement des masses...

### POUR...

une littérature saine et constructive... une vie nouvelle et équilibrée... une organisation rationnelle... la vérité et la justice...

### LE ROUGE ET LE NOIR

n'est pas une affaire. Aidez-le si vous pouvez l'aider et si vous avez conscience qu'il fait œuvre utile. Abonnez vos amis. Diffusez ce journal.

32 frs jusqu'à fin 1934 au C.C.P. 2883,74

## COURRIER DES LETTRES ET DES ARTS

OOO L'hebdomadaire *Germinal* vient de fusionner avec *Marianne*. Regrettons la disparition de l'intéressant hebdomadaire dont la tenue littéraire était infiniment supérieure à celle de *Marianne*.

*Germinal* est absorbé par *Marianne*. Signe des temps...

OOO Ramon Fernandez vient de publier dans la N. R. F. une lettre ouverte à André Gide dans laquelle il tente de justifier sa position devant le communisme. Il y a, peu, trois raisons empêchant Fernandez de « d'adhérer ». A l'heure présente, les deux premières sont tombées. L'objection de la rigidité de la doctrine marxiste d'abord « car il est des moments, dans la vie publique, où l'on se voit forcé de prendre position afin de sauver son honneur d'homme, même si cette position entraîne des acceptations auxquelles l'esprit s'astreint difficilement » ; ensuite celle qui l'idée d'une adhésion au communisme comporte une obligation et un dévouement total à la cause alors qu'on a autre chose à faire, car aujourd'hui, « toute absence dans le camp du prolétariat suscite une présence dans le camp de ses ennemis ».

Fernandez dit encore : Le mouvement du prolétariat vers sa libération est analogue au mouvement de l'esprit vers la vérité.

Enfin, la troisième raison subsiste, c'est celle du choix d'une discipline. Le parti socialiste est singulièrement vidé et gagné par l'atonie libérale. « Mais le parti communiste, tout hérissé de mots d'ordre et de mots de passe, me propose un dogmatisme qui heurte en moi des défenses qui n'ont rien à voir avec des préjugés... »

« Le fonds est vigoureux, les troupes saines, l'allant et la volonté de bon aloi, mais je sens chez moi quand j'écoute leurs sentences, un besoin de rectifier, de modifier, de construire qui me maintient, quant à présent, hors de leurs rangs. Je n'aime pas les Eglises. Je crains toujours que les portes et les vitraux d'une église ne bouchent aux fidèles la mouvante réalité. »

En concluant, Fernandez écrit : « Mais c'est une chose de conserver ses coudees franches, c'en est une autre de demeurer indifférent. Aucune des réserves que je viens de vous avouer ne m'empêchera d'adhérer à une action prolétarienne le jour où elle verra ses ennemis dressés contre elle. Ce jour-là, hésiter serait trahir. Il faut jurer fidélité à cette action prochaine, même si elle s'engage sur une tactique contestable, et profiter du répit qui nous reste pour tâcher de lui donner une orientation plus juste et plus efficace. »

OOO Au même sommaire, une défense d'André Gide par Jean Louverné, qui démontre que l'auteur de *Cordoyan* ne s'est pas converti au communisme en adhérant à la troisième Internationale, car, depuis longtemps, il était communiste.

OOO L'Association des Artistes Professionnels de Belgique se trouve dans la pénible nécessité de faire appel à tous ceux qui savent que l'art est la plus haute expression d'une civilisation, afin de sauver d'une véritable déchéance un grand nombre de peintres, sculpteurs, graveurs, compositeurs de musique, écrivains et créateurs d'art appliqué, n'ayant d'autres ressources que l'exercice de leur art.

L'A. A. P. B. demande, par l'intermédiaire de son président M. Henri Kerels et du secrétaire général, M. Casteels, de soutenir le Fonds de crise créé et géré par elle en appuyant la souscription ouverte à cet effet.

Adresse : rue de la Cité Moderne, 27 Berchem-Saint-Agathe. Compte chèques postaux : 163,21.

OOO Le Cercle d'Art de l'Université libre de Bruxelles vient de publier son premier volume de poésies : *L'expédition vers la terre*, par René Blicek (Cercle d'art de l'U. L. B., 49, avenue Demeur, Bruxelles).

Cette première édition à l'actif des étudiants de l'U. L. B. présente un double mérite : d'abord, évidemment, le choix excellent des poèmes de Blicek, ensuite la belle présentation de la plaquette. Le succès certain de cette première livraison, encouragera sans aucun doute, le cercle d'art à poursuivre l'effort qu'il vient de tenter.

OOO Le dernier numéro du *Journal des Poètes* est entièrement réservé à la poésie sociale. La poésie révolutionnaire, dit A. C. Ayguesparse dans l'article de présentation, « est vivante sur tous les points sensibles du monde. Elle a rassemblé autour d'elle toutes les forces d'une poésie qui est faite de la révolte et de la peine des hommes, les fureurs, les imprécations, parfois aussi les messages d'une poésie qui exalte ce qui est tenu pour méprisable et magnifique ce qui est haï. D'une poésie qui blasphème, fait voler en éclat les idées toutes faites, qui dénonce, invective, prophétise. »

Parmi les voix d'Allemagne, nous écoutons s'élever les chants de Karl Otten, Karl Bröger, Paul Zech, Walter Hasenclever, Max Barthel et le cri de détresse d'un ouvrier : « Aujourd'hui c'est dimanche » qui contient la plus pure émotion poétique. Voix de Hollande : Garmit Stuijveling, Jef Last, Henriette Roland Holst ; voix de Belgique : Francis André, Ayguesparse, Edmond Vandercammen, René Meurant (*Hymne aux morts d'Autriche*) et Charles Plisnier (*Chant funèbre pour la mort de Lénine*). Parmi les voix de France : Pierre Morhange, Madeleine Israël, Tristan Rémy, Albert Soullou... Notons encore des poèmes américains, anglais, hongrois, juif, suédois et indien-péruvien.

OOO Les violonistes belges ou étrangers ayant fait leurs études en Belgique, âgés de moins de 25 ans au 1<sup>er</sup> janvier, pourront concourir pour le 3<sup>e</sup> prix Kreisler (6.000 francs) qui se disputera à Liège, le 15 mai prochain. (S'adresser à M. le professeur J. Robert, 84, rue Ambiorix, Liège).

OOO Bientôt paraîtra aux Editions du *Journal des Poètes*, un nouveau recueil de poèmes de notre collaborateur Edmond Vandercammen : *Naissance du sang*.

OOO Dans les *Nouvelles Littéraires*, André Suarès consacre une longue étude à Edgar Poe. « Jamais homme ne fut moins électeur ni moins américain qu'Edgar Poe — écrit-il dans une cri de haine pour l'Amérique. Les yankees l'ont tué, après l'avoir totalement méconnu ; et ils l'auront reté, après la mort, l'assassinant de calambours et de jugements conformistes, avec le couteau sale et la pointe ébréchée de leur morale. Ils l'avaient réduit à la misère et, à toutes les dérives, ils l'ont ensuite avili ; et pourquoi ? Pour le punir d'être leur contraire et de leur rester plus étranger que

personne. »

Puis, plus loin : Il est aussi hardi en esprit qu'ils sont serfs de l'opinion, cette parodie de la pensée. Nul n'est moins conformiste que lui dans le pays scléroté de l'uniforme, de l'automate et de la série. On peut même dire que la satire de Poe, qu'on devine jusque dans ses inventions les plus graves, est une dérision du termitte humain. »

OOO Les livres français suivants vont être traduits en langue russe et paraîtront cette année à Moscou : *Antoine Bloyé*, de Paul Nizan ; *Diode de Voyage*, de Drieu la Rochelle ; *Vieille France*, de Roger Martin du Gard ; *Voyage au bout de la nuit*, de L.-F. Céline ; *Pages de Journal*, d'André Gide ; *La Condition humaine*, d'André Malraux ; *Le Crime des Justes*, d'André Chamson ; *Le grand troupeau*, de Jean Giono ; *Le neud des Vipères*, de François Mauriac, ainsi que les derniers ouvrages de Romain Rolland.

OOO Le prochain numéro de la revue *Anthologie* publiera un « Manifeste européen », par Georges Linze. C'est à la fois le manifeste de la Poésie, de la Poésie et de l'Homme, de la Poésie et de la Vitesse. Il précise l'attitude de la jeune littérature et fait appel aux forces vives du monde.

OOO Le Cercle d'art « Le Manoir » (A. S. B. L.) décernera au cours de cette année les prix de la Nouvelle, de la Poésie, du Scénario, de la Composition musicale pour piano.

Renseignements au siège, 4, rue l'ander, Saint-Gilles, contre toute demande accompagnée d'un timbre de 10 centimes.

Sadi de GORTER.

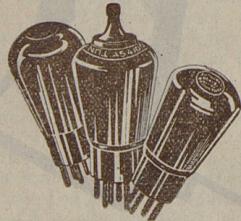
### Pour être au courant

il faut lire

### LES BEAUX-ARTS

moniteur de la vie artistique publié par le Palais des Beaux-Arts de Bruxelles

ABONNEMENT (40 numéros) 35 FRANCS



**TUNGSRAM**

A. H. BOLYN 75, rue Van Aa, NL.